

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
 France... Un an, 32 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE GÉNÉRAL FOCH PARMİ SES TROUPES VICTORIEUSES



EN PARTANT POUR LES PREMIÈRES LIGNES UN RÉGIMENT PRÉSENTE LES ARMES AU DRAPEAU



LE GÉN. FOCH (X) DONNE DES ORDRES A UN COLONEL D'INFANTERIE

Dans un bel ordre du jour adressé récemment à l'armée de la Somme, le général Fayolle, après les succès remportés dès les premiers jours de l'attaque, a voulu prendre acte de la bravoure de nos soldats. Le général Foch, commandant en chef des armées du Nord, lui aussi très satisfait des résultats acquis, a tenu à féliciter verbalement ses magnifiques troupes.

Devoirs de vacances

La chose est décidée : les élèves des collèges parisiens vont, pendant les vacances, offrir aux campagnes françaises les forces de leurs jeunes bras. On connaîtra plus tard, beaucoup plus tard, les fruits d'une décision qui peut ramener pour toujours, à la terre dédaignée, les fils d'anciens paysans qui choisirent la morose fortune urbaine.

Bien peu, parmi ces lâcherons adolescents, ont déjà goûté, même par jeu de vacances, aux longs et lents travaux des champs. Les plus heureux, les plus libres, ceux qui juillet et août délivraient chaque année, aiment le pré pour s'y rouler, l'arbre pour l'escalade, le fruit pour la marande, le troupeau parce qu'on l'effare avec des cris et des rires. L'ivresse du foin coupé, de la pomme gaulée, du raisin saucé, ils la buvaient en petits vandaes heureux et pillaient innocemment l'oasis de leurs vacances...

Les voici, d'un trait de plume, promus travailleurs. Un pareil honneur ne manquera pas de les rendre graves. Mais pouvons-nous imaginer l'état d'âme des écoliers qui n'ont jamais quitté Paris et que Paris va déléguer au secours des provinces françaises ? Car il y a encore des enfants, des jeunes gens parisiens qui ignorent tout, hors Paris. C'est en ceux-là que j'espère, pour le salut de nos campagnes. J'escompte chez l'un l'éblouissement de l'été épanoui, chez l'autre l'éclosion d'une ferveur plus lente, d'un amour étonné à chaque heure grandissant, pour la feuille qui respire, pour la graine lançant son germe vers la lumière, pour la vigne intelligente qui lève l'air, crochets tendus, et trouve un appui... J'ai foi, d'avance, en ces jeunes gens neufs à leur tâche, qu'ils ont méritée. Tout a changé en eux et autour d'eux depuis deux ans. Tout les contraint durement de mûrir avant l'heure : il est juste, il est bien qu'ils aillent travailler et songer sans fièvre, environnés d'une beauté fidèle, soumise au seul rythme des saisons. Lirons-nous, à la fin de septembre, les confidences de ces jeunes gens ? Que de lettres d'amour érites à la forêt, à la vallée, au moulin ! Que de promesses à la terre !...

Je garde, dans mes souvenirs d'autrefois, celui de la première colonie parisienne qui vint passer les vacances dans mon village natal. Une cinquantaine de fillettes, neuf à treize ans, judicieusement choisies parmi les moins heureuses, car aucune n'appartenait à cette classe privilégiée, vagabonde, aventureuse, qu'on nomme les « enfants du ruisseau ».

Je ne quittai guère, pendant six semaines, mes petites « colonnes », filles d'ouvriers honnêtes, de commerçants très modestes, de couturières à la journée. Elles peinaient par leur gentillesse pâlotte, par une docilité de prisonnières. Plusieurs n'avaient jamais vu les grands boulevards ni le Bois de Boulogne ; une quinzaine attendaient encore, à douze ans, un « voyage » au delà des fortifications. L'effet de la campagne, sur ces fillettes anémiées, fut poignant. Je vis des crises de larmes « parce qu'il y avait tant d'arbres », des révoltes brusques d'animal qui devine tout à coup les délices de la vie sauvage. Je me souviens d'une enfant aux beaux yeux qui assistait, le soir, au coucher du soleil comme à une féerie dramatique ; elle se taisait, les coudes serrés au corps, et tremblait comme un faon...

Au bout de la première semaine, les petites filles durent, toutes ensemble, écrire à leurs familles. Huit ou dix d'entre elles entaillèrent soigneusement le coin du papier à lettre pour glisser, dans la tente, quelque chose de rare, d'étonnant, de précieux : des brins d'herbe fraîche, l'épi plat d'une graminée...

Orgueilleux de tout le domaine qu'ils auront, deux mois durant, sarclé, labouré, ensemencé, nos jeunes gens de Paris ne se contenteront plus du souvenir sentimental, feuille ou fleur séchée, à la fin des vacances laborieuses. Mais, n'y en aura-t-il pas quelques-uns pour amener aux champs, par la main, leurs parents citadins et leur dire :

— Voilà ce que j'ai fait ; c'est peu — c'est le commencement d'une belle œuvre. N'avez-vous pas envie de demeurer ici avec moi, et qu'elle soit la nôtre ?

Colette.

Ce que l'on dit

En attendant...

Nous avons eu un 14 juillet digne de nos morts, de la France et de notre armée. Pour la première fois ce fut une fête nationale — nous avions trop, nous avions peut-être toujours oublié que le mot « fête », au sens originel du mot, signifie une cérémonie grave. Et le peuple de Paris, grave comme il convenait, malgré son enthousiasme, a salué dignement les soldats de la patrie.

Il avait réservé quelques-uns de ses applaudissements les plus sympathiques pour le détachement de tirailleurs sénégalais qui représentait, dans ce défilé, « l'armée noire ».

Les instructeurs de ces Africains sont contents d'eux. Un phénomène inattendu a voulu en effet que, par certains aspects, la manière de combattre ait repris quelque chose de primitif. La lutte corps à corps, qu'on croyait à jamais disparue, a ressuscité dans les tranchées. Parfois l'instrument de cette lutte est primitif lui-même : c'est l'arme blanche, et même le couteau. Le noir sait se servir de l'arme blanche. Parfois l'outil s'est perfectionné : la fronde antique est devenue la grenade.

Nos troupes avaient déjà une supériorité marquée sur l'adversaire dans le combat à la grenade, qui convient à l'initiative française. Mais nos tirailleurs africains se montrent ici des champions hors ligne. Alors que le jet de ce projectile atteint généralement de 25 à 30 mètres, dans nos nouveaux bataillons sénégalais les instructeurs ont obtenu de leurs hommes une moyenne — je dis une moyenne — de 40 mètres. Les exercices ont d'abord été faits avec des grenades non chargées. Mais maintenant qu'on leur a confié des projectiles qui éclatent, nos braves « tirailleurs » ne se sentent pas de joie et se sentent sûrs de la victoire.

Pierre Mille.

Les marchandes des quatre-saisons de la rue de la Convention connaissent bien ce vieillard chevelu, barbu, en lunettes, et qui faisait son marché lui-même, le filet à la main.

Elles le respectaient, l'appelaient même « Monsieur le professeur ». Mais elles le tenaient pour un original qui n'aimait le lait que caillé et faisait cuire ses côtelettes au bec de Bunsen. Comme elles n'étaient jamais arrivées à prononcer son nom, elles l'appelaient, entre elles, le « père Microscope », et les plus méchantes le « père Bouilli ».

Car elles s'étaient donné le mot, et quand elles apercevaient sur le trottoir le professeur Metchnikoff, son parapluie d'une main, son filet dans l'autre, elles lui criaient bien vite :

— Ah ! monsieur le professeur, vous pouvez m'acheter des légumes : je les ai toutes passées à l'eau bouillie ce matin.

Mais dès qu'il avait tourné le dos, elles rassuraient bien vite leurs clientes ordinaires :

— Pensez-vous ! Je lui dis ça pour lui faire plaisir. Elles seraient belles, mes légumes, si je le coulais !...

Des grâcheux, qui n'en méritent pas, s'étonnent du nombre et de la variété des récompenses militaires accordées à nos poilus ou à leurs chefs.

Qu'eussent-ils dit s'ils avaient vécu dans l'austère Rome !

Ceux qui s'étaient distingués dans les combats recevaient mieux qu'une médaille, mais une couronne ! Et il y en avait !

Il y avait la couronne obsidionale, la plus simple et la plus honorée, composée d'herbages cueillis sur le lieu même où elle avait été méritée : pour celui qui avait délivré une ville ou un camp assiégé.

Il y avait la murale, décorée de petits crâneaux et décernée à celui qui était monté le premier à l'assaut des murs de la ville à conquérir. Il y avait la civique, composée de rameaux de chêne et destinée à ceux qui, dans les combats, avaient sauvé la vie à leurs concitoyens. Il y avait la triomphale, faite de feuilles d'or et dévolue à ceux à qui l'on avait voté les honneurs du triomphe. Puis, la navale, pour celui qui, dans un combat sur mer, avait le premier

mis le pied sur un navire ennemi ; la rostrale, à celui qui avait remporté la victoire navale.

Puis encore la castrense, qui semblait être une petite palissade, et donnée au soldat qui le premier était entré dans le château assiégé. Puis la vallaria, pour le premier qui sauta le fossé et pénétra dans le camp ennemi.

Et cetera, comme ils disaient alors.

Chez nous, il n'y a que la croix de guerre pour les « bonhommes », la médaille pour les sous-officiers, et l'étoile pour les as...

Et on en est tout aussi fier.

UN PATRIOTE EXIGEANT

Une rumeur perfide autant qu'anonyme bruissait depuis quelques jours.

Cette fois elle porte une signature.

Avec toute l'autorité morale et française qu'il a rapportée de Kienthal, M. Raffin-Dugens, député trop fameux, accuse le fils de Maurice Barrès de se dérober aux risques des tranchées en s'abritant à Paris dans un service du ministère de la Guerre, et son père d'être l'artisan de cette embuscade.

Or, Philippe Barrès, de la classe 1916, qui préparait l'Ecole Saint-Cyr et le peloton de cavalerie quand éclata la guerre, s'engagea volontairement dès août 1914 dans l'arme à laquelle il se destinait. Tandis qu'il faisait ses classes au 32^e dragons, ses chefs le désignèrent, en même temps que beaucoup d'autres jeunes soldats, pour suivre le peloton des élèves-aspirants.

À la suite d'un concours, auquel purent prendre part, comme lui, tous les jeunes gens dans la même situation militaire, en avril 1915 il entra à Saint-Cyr d'où il sortit en octobre avec le grade d'aspirant, et fut affecté à un régiment de cuirassiers sur le front, en Champagne. Il y arriva six mois plus tôt que les soldats de sa classe. Depuis cette époque il y fait, comme tant de ses camarades de la cavalerie, le service de fantassin dans les tranchées.

M. Raffin-Dugens est un patriote ombrageux. Il ne lui suffit pas que Maurice Barrès ait laissé s'engager son fils unique ni que ce jeune Français fasse son devoir dans les conditions de tout le monde. M. Raffin-Dugens, qui réserve pour l'étranger les paroles accommodantes, se montre plein de sévérité pour le Français dont le patient et courageux effort abrite pourtant — mais sans le vouloir — son petit travail internationaliste.

À l'heure même où, avec tout le prestige que valent à Maurice Barrès la beauté et la haute inspiration patriotique de son œuvre, le grand écrivain français s'efforce à Londres de rendre plus intimes les liens d'esprit entre la France et l'Angleterre, M. Raffin-Dugens, si particulièrement qualifié pour parler au nom de la Patrie, déverse sur lui le blâme. C'est, en vérité, fort comique. — E.

Notre ami Chekri-Ganem, qui est Syrien de naissance, vient de recevoir une invitation charmante, mais à laquelle nous espérons bien que l'auteur d'Antar ne se rendra pas.

C'est l'invitation de la cour martiale d'Alep (dans le Liban) à comparaître devant elle, dans les dix jours, pour y répondre du crime de « haute trahison ».

Avec lui, vingt-trois autres Syriens qui se trouvent dans les pays de l'Entente ont été convoqués.

Comme, en Turquie, l'accusation de « haute trahison » équivaut, pour le moins, à la potence, il est probable que s'ils ont préféré les pays de la liberté à ceux qui plaient sous le joug allemand, MM. Chekri-Ganem, Aziz-Aly-el-Macry, Iscandar Amoun, Avoni Abdel-Hadi, Izzet es-Souroudiy et leurs compagnons persisteront dans leurs préférences...

Le président Wilson vient de commander son buste.

Cela prouve peut-être que les affaires mexicaines sont en bonne voie et que le Président espère que les affaires allemandes ne lui donneront plus de souci. Car le sculpteur à qui le Président a accordé sa confiance est un homme exigeant : il s'appelle Joë Davidson et demande trente heures de pose par séances de deux heures.

Dernièrement, l'artiste était à Londres. Là, il entreprit le portrait de Lloyd George. Mais l'homme politique montra si peu de patience que le sculpteur dut renoncer à son œuvre.

C'était il y a un peu plus d'une semaine. Aussi l'artiste put-il dire au prochain ministre de la Guerre, en prenant congé :

— Les Allemands n'en mèneront pas large avec vous. Vous êtes un homme pressé. Où je vais, on l'est un peu moins...

Le Velleur.

Mon brigadier

LE PÈRE DE TRIBOULÈRE

La verve de Triboulère, son besoin de raconter beaucoup, ce n'est pas la façon du bavard qui parle au lieu d'agir ; au contraire, c'est l'expression d'un caractère très vivant et d'une activité inlassable. Mon brigadier n'est pas de ces gens qui ne mettent point la main à la pâte et se contentent d'encourager les autres avec éloquence. Jamais il ne se fait, mais jamais il ne se repose. On le voit passer, allant ici et là, toujours affairé, agité, s'occupant de son service, mais s'occupant aussi de ses affaires, toujours achetant, toujours vendant et toujours bricolant, infatigable, et, avec ses quarante-sept piges, comme on dit, aussi jeune qu'un bleu.

Il fait d'ailleurs de toutes petites affaires. C'est un gagne-petit que Triboulère. Ici, du moins. Car, à l'entendre, il a remué pendant sa vie d'énormes sommes. Ici, quand il gagne cent sous, il triomphe. Son seul but, du reste, est d'avoir de quoi boire du vin blanc à sa soif. Car le vin blanc, c'est son péché. Mon brigadier aime le vin blanc, et il n'en fait mystère à personne. Pour boire tout le vin blanc dont il a envie, Triboulère n'hésite pas à faire tous les métiers et il ne ménage pas sa peine. On ne sait quand il dort. Il est toujours levé le premier et le dernier couché.

Il commence sa journée, comme il a été boucher, en coupant les pièces de viande que nous touchons de l'Intendance. D'une adresse parfaite, on voit bien qu'il ne ment pas quand il nous dit qu'il a été jadis chef étalier. Du moins, c'était ainsi qu'il commençait sa journée cet hiver. Avec les jours plus longs, il la commence plus durement : il va travailler chez un maréchal, à la forge, et il façonne des fers à cheval. Il s'y met à 3 heures du matin. Quand nous nous levons, il a déjà gagné ses quarante sous : quatre chopines...

Mais il trouve que ce n'est pas assez, et, comme il n'est de service qu'une semaine sur deux, il va boucher maintenant dans une usine, qui n'est pas loin de notre village et dont il a vu le patron hier.

— Il m'a demandé si je savais limer... Il ne s'attendait pas à ce que je lui dise non, hein ?... Il m'aurait demandé n'importe quoi : j'aurais toujours dit oui. C'est en forgeant qu'on devient forgeron. Ce que je ne sais pas faire, j'apprendrai à le faire en le faisant... Tenez : quand, tout jeune, j'étais chez mon patron, aux abattoirs, il me demanda si je savais fendre les veaux. Je dis que oui. Je pensais : « Si je fends mal, il me met à la porte, mais si je dis non, il me met à la porte kil-kif ; je vais fendre. » Et j'ai bien fendu. Il m'a félicité : « On voit bien que ce n'est pas la première fois... » Ah ! j'étais heureux dans cette maison-là. Tenez, j'ai même dû épouser la fille...

Et voilà le logueur Triboulère qui commence à me parler de sa jeunesse, à me raconter ses histoires personnelles, lesquelles sont toujours de jolies histoires et ne m'ennuient jamais.

— Le jour de mon tirage au sort, le père me dit : « Tu connais ta mère : elle te demandera sans doute aujourd'hui si tu as fait des économies ». Je réponds : « Alors... alors, donne-moi quelque chose que je puisse lui montrer... » Le père — jamais personne n'a eu un père meilleur que celui-là — le père me donne 200 francs. A table, en effet, la mère, avec son accent alsacien — vous savez : elle parlait français quand elle pouvait — la mère me dit : « Du as sans doute fait quelques économies ? » Je sors un billet de cent francs. Elle dit : « C'est bas beaucoup. » Je ne bronche pas, et le père ne dit rien. Mais, après déjeuner, il m'interroge : « Eh bien ! je t'avais donné 200 francs ? » — Moi : « Écoute, papa, je n'aurais pas trop de cent francs ce soir. » Alors le père : « C'est bien, amuse-toi. On ne tire pas au sort tous les jours... »

Mon brigadier s'arrête un instant. Il songe. Puis il dit, entre haut et bas et comme à lui-même : « Ah ! c'était un vrai Triboulère, le père !... »

Et le voilà qui repart, tout doucement :

— On allait de temps en temps à la pêche, ensemble. Du côté de Charenton. On emportait des cannes, des lignes. Mais on ne pêchait pas. C'était histoire de manger une friture dans une guinguette et de prendre un peu de bon temps... Il n'avait que dix-huit ans de plus que moi, mon père... On achetait du poisson et on le rapportait. Mais, à la fin, la mère a vu le coup. On rapportait toujours le même poids de poisson, ça lui a paru drôle... Un jour, nous avions invité le père Bidon, un voisin, à venir avec nous. Le soir que nous avions eu, il nous a vendus. On rentre. Et la mère dit au père Bidon : « Le poisson n'a pas dû coûter cher aujourd'hui ? » — « Douze sous la livre, madame Triboulère », répond le père Bidon comme un balloir. Mais j'étais là et j'avais entendu. Je cours prévenir le père. Et quand il arrive et que maman lui dit, d'un air goguenard : « Baba, tu as payé combien ton poisson ? » Il répond d'une voix innocente : « Douze sous la livre. Oui, je n'ai pas voulu revenir bredouille et j'ai acheté un peu de poisson. Ça ne mordait pas aujourd'hui. »

Ah ! brave Triboulère et braves parents de Triboulère !

Eugène M.

LA SITUATION MILITAIRE

les Anglais organisent le terrain conquis.

Les Russes poursuivent en Asie Mineure une vigoureuse offensive.

Sur tous les fronts les Alliés ont l'initiative des opérations

Les combats très animés qui ont été livrés la nuit dernière autour de Biaches et se sont terminés par un nouvel échec de l'ennemi auraient été qualifiés, dans la guerre ancienne, d'affaires d'avant-postes. Les proportions sont changées. Un avant-poste ne se limite plus aux premières maisons d'un village, à la lisière d'un bois, au revers d'un coteau : c'est un village, un bois, une colline entière. La dénomination reste vraie en ce que les avant-postes, aujourd'hui comme de tout temps, ne sont occupés que par des garnisons restreintes dont la mission est de donner l'alerte en cas d'attaque et d'enrayer l'avance de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts.

Le village de Biaches forme la pointe extrême de nos nouvelles positions au sud de la Somme. Il est éloigné de près de 8 kilomètres de notre ligne de départ et n'est séparé que par la rivière du hameau de Sainte-Radegonde, bâti sous les remparts de Péronne. Sa position le long du canal et du cours marécageux de la Somme l'expose aux surprises aussi longtemps que la rive opposée ne sera pas en notre pouvoir. Encore celle de cette nuit ne s'est-elle produite qu'à la faveur du brouillard qui a débordé les rassemblements ennemis. Sans quoi nos tirs de barrage leur eussent interdit l'accès de nos lignes. Mais notre contre-attaque, aussitôt déclenchée, a repris le village entier ainsi que le coteau de la Maisonnelle qui le domine au sud-est et la majeure partie du petit bois compris entre ce coteau et le canal.

Les Allemands ont fait en même temps une tentative dans le secteur qui fait suite, au sud, à celui de notre attaque. Cette tentative, dirigée contre nos positions entre Chilly et la voie ferrée d'Amiens à La Fère, a complètement échoué ; elle dénote une inquiétude que nous signalons sans commentaire.

Après leurs brillants succès du 14 et du 15 juillet, les Anglais se sont mis à organiser le terrain gagné, qui comprend toute la deuxième position de l'ennemi depuis les lisières orientales d'Ovillers et de Pozières jusqu'au bois de Delville, à l'est de Longueval. Le détachement qui s'était avancé au nord jusqu'au bois des Fourreaux et appuyé par un escadron de cavalerie, y avait bousculé l'ennemi, a été ramené en arrière, nos alliés réservant fort sagement la conquête de la troisième position pour une opération d'ensemble ; mais, sous la

protection de ce détachement, les premiers travaux de défense ont pu s'accomplir sinon en paix, du moins sans trop de difficulté.

Devant Verdun, nos troupes ont prononcé avec succès une contre-attaque et fait de sensibles progrès à l'ouest et au sud de Fleury, rendant inutile une fois de plus le gros effort que l'ennemi vient de tenter en cette région.

Les Russes, d'autre part, tout en tenant tête victorieusement à l'ennemi sur la rive gauche du Stokhod et en pourchassant jusqu'aux Carpathes les débris de l'armée Pflanzer, ont repris vigoureusement l'offensive en Asie Mineure. Les Turcs sont en retraite sur toute la ligne : à Baïbouri, entre Erzeroum et Erzindjian, et entre Mouch et Diarbekir. Des prisonniers et un nombreux matériel leur ont été enlevés.

Or, la seule consolation qui restait jusqu'ici à nos ennemis devant les menaces de notre offensive concertée était de prétendre que devant Verdun et en Asie Mineure l'Entente était réduite à la plus stricte défensive. Avec l'exagération grossière qui leur est habituelle, les journaux allemands ne manquaient pas de représenter la situation comme désespérée pour nous en ces deux régions. Ce mensonge reçoit de l'événement un éclatant démenti. Sur tous les fronts, c'est à nous que passe et que restera désormais l'initiative des opérations.

Jean Villars.

Les fausses nouvelles allemandes

Les dépêches allemandes sont depuis quelques jours très embarrassées pour parler des opérations de la Somme. Elles annoncent en termes imprécis des attaques françaises qui auraient échoué sur le front Belloy-Soyécourt ; elles mentionnent des tentatives sur Barleux ou sur Estrées qui auraient coûté de grosses pertes aux troupes françaises. Ces nouvelles sont destinées à cacher la gêne des Allemands, mais elles sont purement imaginaires. En réalité, ni le 13, ni le 14 aucune attaque n'a eu lieu, ni sur Barleux, ni sur Estrées.

Les Allemands prétendent, en outre, qu'à l'ouest de Sainte-Marieaux-Munes ils ont fait des prisonniers ; cette affirmation est, elle aussi, absolument inexacte.

LES GRENADIERS DE LA MORT



Ce document a été trouvé sur un prisonnier allemand. Il représente une équipe de ces « grenadiers de la mort » qui, dans les lignes ennemies, ont pour mission de projeter vers les nôtres des grenades remplies de gaz asphyxiants. On remarquera ce plastron caractéristique où s'entrelace en noir — bien inattendue en cette place — la croix de pardon et d'amour.

La provocation allemande n'intimide pas l'Italie

Nous avons toujours pensé qu'il était dans la logique des choses que la rupture des relations diplomatiques entre l'Italie et l'Allemagne dût être, un jour ou l'autre, complétée par une déclaration de guerre. D'autre part, il n'apparaissait pas que ce fût, pour l'Italie, une nécessité immédiate de sa guerre contre l'Autriche. C'était d'abord à l'Allemagne, évidemment, de savoir si elle devait souffrir que son « brillant second » fût attaqué sans venir se ranger à son côté. L'Allemagne a envoyé à l'Autriche des contingents et des secours; mais elle n'a pas fait le « geste » que commandait l'honneur; elle a préféré tenter de ménager, du côté italien, on ne sait quelles possibilités de l'avenir; c'est son affaire, mais une affaire qui ne grandit pas sa réputation de loyauté.

Cependant, la situation créée par la guerre austro-italienne a développé ses conséquences. Vingt questions d'ordre juridique se sont posées, dans lesquelles il a fallu prendre position: à la fin, c'est l'Allemagne elle-même, en dépit des précautions prises, qui traite les Italiens en ennemis.

Le gouvernement italien ne laisse passer aucune des provocations qu'il reçoit. Un patriote comme M. Boselli, un diplomate comme M. Sonnino, qui a fait perdre au prince de Bülow une si retentissante partie, ne manquera pas de tirer des circonstances les conclusions qu'elles comportent. Les Allemands seront imprudents s'ils veulent jouer soit au plus fort, soit au plus fin, avec ces hommes-là.

Les Allemands ne comptent pas non plus avec l'opinion italienne. Ils oublient la leçon du mois de mai 1915, les mouvements passionnés dont est capable l'esprit national italien. Nous serions surpris que l'Allemagne ne fût pas à la longue le mauvais marchand de la politique déloyale et tortueuse qu'elle croit pouvoir faire impunément avec ses anciens alliés.

Jacques Bainville.

La tension économique entre l'Allemagne et l'Italie

ROME, 16 juillet. — Il avait été décidé qu'en principe il ne serait plus tenu de Conseils des ministres au moins pendant les premières semaines des vacances parlementaires, mais devant les nouvelles mesures prises par les autorités allemandes, les membres du gouvernement ont tous été convoqués télégraphiquement en Conseil cet après-midi à la Consulta.

Déjà hier avaient eu lieu, sous la présidence de M. Boselli plusieurs conférences entre M. Sonnino et ses collègues demeurés à Rome, où il avait été décidé que le gouvernement paierait sans interruption les pensions et les rentes dues par les assurances allemandes aux ouvriers italiens sinistrés et aux familles des ouvriers italiens tués dans les mines de Westphalie, ce qui représente une somme d'environ deux millions par an.

Les journaux autrichiens pensent que toutes relations commerciales entre Rome et Berlin seront rompues en même temps que les rapports politiques.

Les propriétés foncières allemandes en Italie sont estimées valoir de 4 à 6 milliards; elles garantiront, s'il est nécessaire, les crédits italiens envers l'Allemagne qui cesse les paiements.

ROME, 16 juillet. — Le *Giornale d'Italia* remarque, à propos des notes hostiles de l'Allemagne envers les Italiens, qu'on a dit qu'il existerait entre l'Allemagne et l'Italie un accord garantissant réciproquement les propriétés des deux pays.

Le *Giornale d'Italia* apprend que cette nouvelle est fautive. L'accord en question existait, mais il a été dénoncé, par suite de l'attaque de l'Allemagne. Aussi, depuis quelque temps, il n'y a plus aucune convention entre l'Italie et l'Allemagne pour des garanties réciproques quelconques.

La menace allemande à la Suisse

GENÈVE, 15 juillet. — Les tentatives allemandes pour obtenir la vente, par la Suisse, de ses stocks importants de coton ont déchaîné de vives réactions. Malgré des menaces peu déguisées.

Ces menaces, d'ailleurs, n'avaient pas réussi à provoquer dans l'opinion publique une réelle indignation, dont le *Journal de Genève* se faisait récemment l'écho. La gazette officielle n'hésite pas à écrire que si les menaces de l'Allemagne continuaient elles ne pourraient être considérées que comme des notes malveillantes: « Il est peut-être utile de rappeler, ajoutait-elle, que l'armée suisse, forte d'un demi-million d'hommes, est prête pour la guerre. » (*Radio*.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 16 Juillet (714^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — AU SUD DE LA SOMME, hier dans la soirée, les Allemands, profitant du brouillard, se sont glissés le long du canal et ont lancé des attaques violentes contre la MAISONNETTE et le village de BACHES qu'ils ont enlevé par surprise. Mais nos troupes, ayant contre-attaqué avec vigueur, se sont de nouveau rendues maîtresses de BACHES et de la Maisonnette ainsi que du petit bois au nord, où quelques Allemands résistent encore.

DANS LA REGION DE CHAULNES, après un violent bombardement, un détachement ennemi a réussi à pénétrer dans notre tranchée de première ligne AU NORD DE CHILLY; il en a été rejeté peu après par notre contre-attaque.

AU NORD DE L'AISE, PRES D'OUCHES, nous avons effectué un coup de main sur les tranchées adverses que nous avons nettoyées.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, de fortes reconnaissances ennemies qui tentaient d'aborder nos tranchées dans le bois situé ENTRE LA RIVIERE ET LA COTE DU POIVRE ont été rejetées par nos feux et nos tirs de barrage.

DANS LE SECTEUR DE FLEURY, notre infanterie a marqué de sensibles progrès à l'ouest et au sud du village. L'activité de l'artillerie demeure très grande de part et d'autre dans cette région ainsi que dans celle du CHENOIS et de la LAUFEE.

VINGT-TROIS HEURES. — SUR LE FRONT DE CHAMPAGNE, grande activité de patrouilles russes et françaises.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, bombardement assez vif de la REGION DE CHATTANCOURT. A L'EST DE LA COTE 304, nous avons enlevé quelques éléments de tranchée ennemie.

SUR LA RIVE DROITE, nos troupes ont poursuivi leurs progrès à POUEST DE FLEURY et fait des prisonniers. La lutte d'artillerie continue avec une certaine intensité dans cette région.

Nos aviateurs abattent quatre appareils ennemis, incendient un ballon captif et bombardent plusieurs gares.

Dans la région de la Somme notre aviation de combat s'est montrée très active. Quatre appareils allemands attaqués par les nôtres au-dessus des lignes ennemies ont été abattus; deux autres, sérieusement touchés, ont été contraints d'atterrir.

Dans la région de Verdun, un de nos avions a incendié un ballon captif ennemi.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet, une de nos escadrilles a bombardé les gares de Hambleux, de Hoisel et une batterie lourde aux environs de cette dernière gare. Dans la même nuit, une autre escadrille a lancé de nombreux projectiles sur la gare d'Abbécourt, les stations de Tergnier et de Channy.

Les Anglais renforcent leurs nouvelles positions

(Communiqué britannique)

SEIZE HEURES QUARANTE-CINQ. — Aucun événement à signaler depuis le dernier rapport, en dehors d'un violent bombardement réciproque.

Nous continuons à trouver de grandes quantités d'armes et de matériel de guerre, abandonnés par l'ennemi, dans les positions que nous avons enlevées les 14 et 15. Hier cinq nouveaux obusiers lourds et quatre canons de campagne de 77 sont tombés entre nos mains.

Couvertes par un détachement, qui avait été lancé dans le bois des Fouraux (High-Wood), nos troupes ont passé la nuit dernière à renforcer et à améliorer nos nouvelles positions. Ce matin, le détachement a reçu l'ordre de se replier sur notre ligne principale et a pu exécuter son mouvement, sans être gêné par l'ennemi.

La lutte électorale en Grèce

Les élections seraient retardées

ATHÈNES, 16 juillet. — Les journaux antivenizelistes se débattaient plus que jamais dans un chaos de contradictions. « Venizelos, c'est la guerre », disaient-ils la semaine dernière, en vue de la prochaine lutte électorale. Mais comme les journaux libéraux ont donné la réplique en proclamant: « Venizelos, c'est l'Entente, et Gounaris c'est l'Allemagne », la presse pécheresse que subventionne de plus en plus le baron von Schenk, a inventé un nouvel argument, aussi solide que ceux qu'elle avait lancés précédemment. « La guerre va durer au-delà de toute prévision, écrivait l'*Emvros d'hier*; et tend à l'épuisement de tous les belligérants. Le manque d'hommes rendra très précieux le concours des neutres qui voudront utiliser leurs forces vers la fin des hostilités ou même au cours des négociations de paix. »

Le jeu est facile à découvrir. L'opinion publique s'affaiblissant de plus en plus en faveur de l'Entente, les gounaristes n'osent plus mener une attaque de front contre Venizelos. Ils estiment beaucoup plus adroit de l'attaquer de biais en voulant faire croire au peuple que la Grèce peut et doit temporiser indéfiniment.

La *Patris* remet les choses au point et rappelle aux gounaristes que par leur dernière démarche les puissances protectrices ont suffisamment prouvé qu'elles n'ont pas une confiance illimitée en MM. Skouloudis, Gounaris et leurs collègues. « La question n'est pas là, dit la *Patris*. La Grèce, réduite à son état actuel grâce à la politique de ceux qui s'intitulent ses sauveurs, ne pourra malheureusement pas compter de longtemps sur une revendication armée de ses intérêts vils. Et il ne lui est pas facile de reprendre la voie dans laquelle une politique de grande envergure a voulu l'engager en février et en septembre 1915. La question est tout autre. La Grèce est obligée de chercher à maintenir ses bons rapports avec l'Entente, grâce à laquelle elle pourra recouvrer ses territoires qu'occupent actuellement les Bulgares. »

C'est par de semblables polémiques que s'ouvre la lutte électorale. Bien que le décret de dissolution de la Chambre ne soit pas encore promulgué. Selon toute probabilité, les élections auront lieu vers la fin août et non vers la fin juillet, comme il avait été dit le lendemain de l'avènement de M. Zaimis au pouvoir. (*Information*.)

LES SOUS-MARINS COMMERCIAUX

Le cas du Deutschland ne constituera pas un précédent

WASHINGTON, 16 juillet. — Le conseiller du gouvernement dont l'opinion relative au statut du *Deutschland* a été officiellement homologuée a déclaré que le cas du *Deutschland* ne constituera pas un précédent.

Chaque cas ultérieur fera l'objet d'un examen particulier et sera jugé spécialement.

Où est le Bremen?

ZURICH, 16 juillet. — D'après une dépêche de Francfort aux journaux de Stuttgart, on aurait reçu à la Bourse de Francfort la nouvelle de l'arrivée, en Amérique, du sous-marin *Bremen*.

Après les sous-marins, des zeppelins!

LONDRES, 15 juillet. — D'après une dépêche de Washington, le capitaine du *Deutschland* déclare que ce n'est pas vingt-cinq, mais quatre-vingts sous-marins « marchands » qui sont actuellement en construction en Allemagne; les douze premiers seront bientôt terminés.

Il ajoute qu'une escadre de zeppelins géants est en construction; un ou plusieurs de ces dirigeables viendront survoler les Etats-Unis; il ne dit pas s'il y aura des fanfares à bord. — (*Herald*.)

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

Se trouve chez Pharmaciens Herboristes Épiciers.

La Boîte 1'95

Le MEILLEUR ALIMENT des ENFANTS

DERNIERE HEURE

Bayburt prise d'assaut par les Russes

PÉTROGRAD, 16 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

A l'aile droite des positions de Riga, avec l'appui de l'artillerie de terre et de mer, nos troupes ont progressé quelque peu dans la région à l'ouest de Kemmere.

Sur le reste du front, il s'est produit quelques rencontres qui n'ont pas modifié la situation générale.

MER NOIRE

Au cours d'une récente croisière, un de nos torpilleurs a anéanti 26 voiliers.

FRONT DU CAUCASE

Dans la nuit du 16 juillet, les vaillantes troupes de l'armée du Caucase ont enlevé la ville de Bayburt, qui est un important point stratégique du théâtre de guerre avancé d'Arménie.

Dans plusieurs secteurs, les Turcs se replient en toute hâte et anéantissent leurs dépôts.

Dans la région du Taurus et dans le bassin du haut Tchokouk, nos troupes ont progressé de nouveau considérablement en consolidant les positions turques qu'elles avaient enlevées à la suite d'un combat.

En somme, au cours de ces jours derniers, la vaillante armée du Caucase, avec la bravoure et le courage qui lui sont particuliers, a gagné une série de combats dans la région de Bayburt, de Mamahatum et de Louch.

Les cosaques capturant les débris d'un régiment turc

PÉTROGRAD, 15 juillet. — Communiqué du grand état-major :

Dans la direction d'Erzindjan, nos éléments, au cours d'une attaque sur une hauteur au sud de Mamahatum, ont fait prisonniers 18 officiers turcs et près de 100 soldats avec une mitrailleuse.

Les cosaques du Kouban, lors de la poursuite des Turcs, ont cerné une partie du 49^e régiment d'infanterie turque qui se repliait et, après un bref corps-à-corps, ont fait prisonniers ce qui en restait, capturant le commandant du régiment avec un aide de camp, 29 officiers, 233 soldats, une mitrailleuse, la chancellerie régimentaire, des approvisionnements et des cartouches.

Au sud-ouest de la ville de Mousch, nous avons délogé les Turcs de toutes leurs positions puissamment organisées.

Une division ottomane, récemment arrivée de Thrace sur le front du Caucase, a abandonné son campement de tentes et s'est repliée, partie vers la vallée de l'Euphrate oriental, partie dans la direction de Diarbekir.

Arrivée à Constantinople d'un dirigeable Schuettelanz

AMSTERDAM, 16 juillet. — Selon un télégramme de Constantinople, un dirigeable Schuettelanz est arrivé à Constantinople hier.

Son arrivée a provoqué un grand enthousiasme.

La piraterie reprend de plus belle

LONDRES, 16 juillet. — L'équipage du chalutier *Bute*, coulé par un sous-marin allemand, est arrivé aujourd'hui à Hull.

Le capitaine raconte que les Allemands, avant de couler le navire, s'emparèrent du repas préparé pour son équipage, et firent passer le reste des vivres sur le sous-marin.

Le chalutier à vapeur *Benaden*, de Hartlepool, a été coulé par un sous-marin; l'équipage a pu atterrir.

Le commandant du sous-marin fut, parait-il, très poli avec les officiers du *Benaden*; il remit au capitaine un bouton de son pardessus à titre de souvenir et demanda, en échange, des journaux.

Le capitaine lui donna les éditions spéciales annonçant les progrès de l'avance des troupes britanniques en France.

Les chalutiers norvégiens *Earling* et *Eineit* ont mis à terre l'équipage du chalutier *Langley Castle*, de North Shields, coulé par un sous-marin ennemi.

Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Antigua*, non armé, aurait été coulé.

Un avis du Lloyd fait connaître que le vapeur britannique *Silberton* a été coulé par un sous-marin. (Radio.)

Les Italiens progressent aux Sette-Comuni et occupent la ville de Vanzi

ROME, 16 juillet. — Sur le front de la Posina, les combats, dans la journée d'hier, ont continué avec acharnement, malgré de violents orages qui ont paralysé l'action de l'artillerie.

Nos troupes ont obtenu des avantages notables sur plusieurs points, près du col de Borcala, sur les pentes méridionales des Sogli-Bianchi et de Corno del Coston dans la vallée de Dritta où elles ont occupé Vanzi, sur les pentes septentrionales du mont Seluggio.

L'ennemi qui a reçu, dans ce secteur, des renforts importants, a lancé de violentes contre-attaques que nos troupes ont repoussées en lui infligeant de graves pertes.

Dans la zone de Tofana, une nouvelle attaque contre le Castelletto a été repoussée.

Le long du reste du front jusqu'à la mer, rencontres favorables pour nous de petits détachements.

Sur la hauteur de Penma, une compagnie ennemie qui tentait de s'approcher de nos positions, a été contre-attaquée et dispersée.

M. BATTISTI A ÉTÉ EXÉCUTÉ

LONDRES, 16 juillet. — M. Battisti, ancien membre du Reichstag pour le Trentin, enrôlé dans l'armée italienne, et qui avait été fait prisonnier par les Autrichiens dans les derniers combats, a été traduit devant la cour militaire et condamné à mort pour crime de haute trahison.

Il a été fusillé à Innsbruck. On avait d'abord annoncé sa mort sur le champ de bataille; mais cette nouvelle avait été démentie le lendemain par une seconde dépêche disant qu'il était prisonnier des Autrichiens.

GUYNEMER ABAT SON DIXIÈME AVION

Dans la matinée du 16, deux avions ennemis ont été abattus dans la région de la Somme, dont un par le sous-lieutenant Guynemer; c'est le dixième avion abattu par cet officier.

Dans la journée du 15, le sergent de Rochefort a abattu son cinquième avion ennemi.

Communiqué belge

En divers points du front belge se sont déroulés des duels d'artillerie qui se sont terminés à notre avantage. Le tir des pièces belges de gros calibre a été particulièrement efficace sur les organisations défensives ennemies de Steenstraete, qui ont été bouleversées.

De nouveaux accords financiers sont conclus entre les Alliés

LONDRES, 15 juillet. — Hier et aujourd'hui le chancelier de l'Échiquier, les ministres des Finances d'Italie et de Russie, les ministres des Munitions de France et de Grande-Bretagne, le général Belaroff, ayant avec eux le lord-chief justice, le gouverneur de la Banque d'Angleterre et M. Mackinnon Wood, secrétaire aux Finances, ont discuté les arrangements financiers pour parer aux besoins militaires et autres des divers gouvernements dans l'intérêt mutuel des Alliés.

La conférence a abouti à un accord combinant les intérêts des quatre puissances, dans le but de coordonner encore davantage leurs arrangements concertés pour les finances et les fournitures.

Des accords séparés anglo-français et anglo-italiens ont été également conclus.

Lundi la discussion aura lieu avec le ministre des finances de Russie.

Les Etats-Unis ont confiance en notre crédit

NEW-YORK, 15 juillet. — Il est annoncé officiellement qu'un nouvel emprunt français de 100.000.000 de dollars a été émis avec succès ici. Par une déclaration faite par MM. J. P. Morgan et Cie, et MM. Brown Shipley et Cie, il est dit :

« Un syndicat américain sera constitué sous le nom de American Foreign Securities Company, qui émettra environ 95.000.000 de dollars pour une période de trois ans à 5 0/0.

Les Bulgares combattent contre les Russes

PÉTROGRAD, 16 juillet. — Ces temps derniers, des effectifs bulgares sont apparus de plus en plus fréquemment sur le front russe, cette fois non en éclaireurs dont les Allemands se servaient volontiers, les Bulgares étant familiers avec la langue russe, mais comme unités combattantes.

La haine que les soldats russes éprouvent pour ces Bulgares est indescriptible.

Récemment, sur le front de Baranovitchi, 150 Bulgares ont été entourés par les Russes qui, furieux, les ont passés tous à la baïonnette.

Des cas analogues se sont produits en maints autres endroits.

ARRESTATION

d'un ancien ministre bulgare

Il critiquait la politique gouvernementale

BUCAREST, 13 juillet (retardée dans la transmission). — L'ancien ministre des Finances Liarcet, chef du parti démocrate, a été arrêté.

Cette arrestation avait été provoquée par la publication dans le journal *Preporozit* de deux articles de M. Liarcet critiquant le budget et la politique du gouvernement. Elle réalisa d'ailleurs son but d'intimidation : le projet de budget fut voté sans débat, aucun député n'ayant osé prendre l'initiative d'une discussion. (Radio.)

Les Serbes de Macédoine se soulèvent contre les Bulgares

LONDRES, 16 juillet. — On apprend que les Serbes habitant la Macédoine occupée par les Bulgares se soulèvent contre l'envahisseur. Dans la région de Porotch notamment, de nombreux paysans, à la suite d'exécutions multipliées dans le but de les terroriser, se sont jetés sur les arseaux des Bulgares, y ont pris des grenades et des fusils et se sont réfugiés dans les montagnes. Ils se sont partagés en bandes de trente à quarante hommes et attaquent les gendarmes lancés à leur poursuite. (Radio.)

LES GRÈVES D'ESPAGNE

Vers une entente

MADRID, 16 juillet. — Le comte Romanones a eu dans la matinée une conférence avec les dirigeants des compagnies de chemins de fer et les représentants des cheminots en grève qui se sont mis d'accord pour soumettre leur différend à l'arbitrage d'une commission composée de trois représentants de la direction des compagnies et trois représentants des ouvriers grévistes. Cette commission sera présidée par le professeur Azcarate.

Les cheminots ont demandé aux ouvriers de toutes les autres corporations d'ajourner la grève générale annoncée pour demain.

Le gouvernement, une fois l'ordre rétabli, supprimera l'état de siège. (Information.)

Les courses de Saint-Sébastien

RESULTATS

Grand Handicap de Saint-Sébastien (25.000 fr., 2.400 mètres). — 1. Nectar III, à lord Michelham (Stokes); 2. Le Billo, à M. Jean Lieux (M. Henry); 3. Stanborough, à M. J. San Miguel (Marsh); 4. longueurs, 2 longueurs.

Non placés : Eversley (O'Neill), Botchell (Eloch), Basor (Kerridge), Janville (Jennings), Home Thrust (Garcia), Bénédicte de Soulas (Grant), Sedella (J. Cooke), Fearless (Hirons), Ablaff (Bryan), Baccara (Dehondt).

Mutuel : Nectar III, gagnant, 18 fr.; placé, 7 50; Le Billo, placé, 9 fr.; Stanborough, placé, 9 50.

Prix de Chantilly (3.000 fr., 1.800 mètres). — 1. Chilcambaut, à M. J. B. Cohn (Storn); 2. Mougairé, à M. Touche (Bouillon); 3. Malvern, à M. T. P. Thorne (M. Henry).

Non placés : Flac (Riello), Barty (Feyer), Roull (Legrand), Cloriot (O'Neill), Prussian Blue (Marsh), Daphnis (Gouille).

Mutuel : Chilcambaut, gagnant, 7 fr.; placé, 6 fr.; Mougairé, placé, 11 fr.; Malvern, placé, 10 50.

Prix de Groenendaal (haies, handicap, 3.000 fr., 2.800 mètres). — 1. Pô, à M. E. Doux (O'Connor); 2. Anémique, à M. le comte d'Estourmel (Bowd); 3. J'en Donne, à M. T. P. Thorne (Arsault); 3 longueurs, demi-longueur.

Non placés : Serpent V (T. Burns), Va Tout (Head), Ramage (Hedlish), Rigadin (Riello).

Mutuel : Pô, gagnant, 18 fr.; placé, 9 fr.; Anémique, placé, 21 fr.; J'en Donne, placé, 7 50.

LE 14 JUILLET SUR LE FRONT, par MANFREDINI



— Sauve qui peut!... Ils nous prennent pour la Bastille!!!

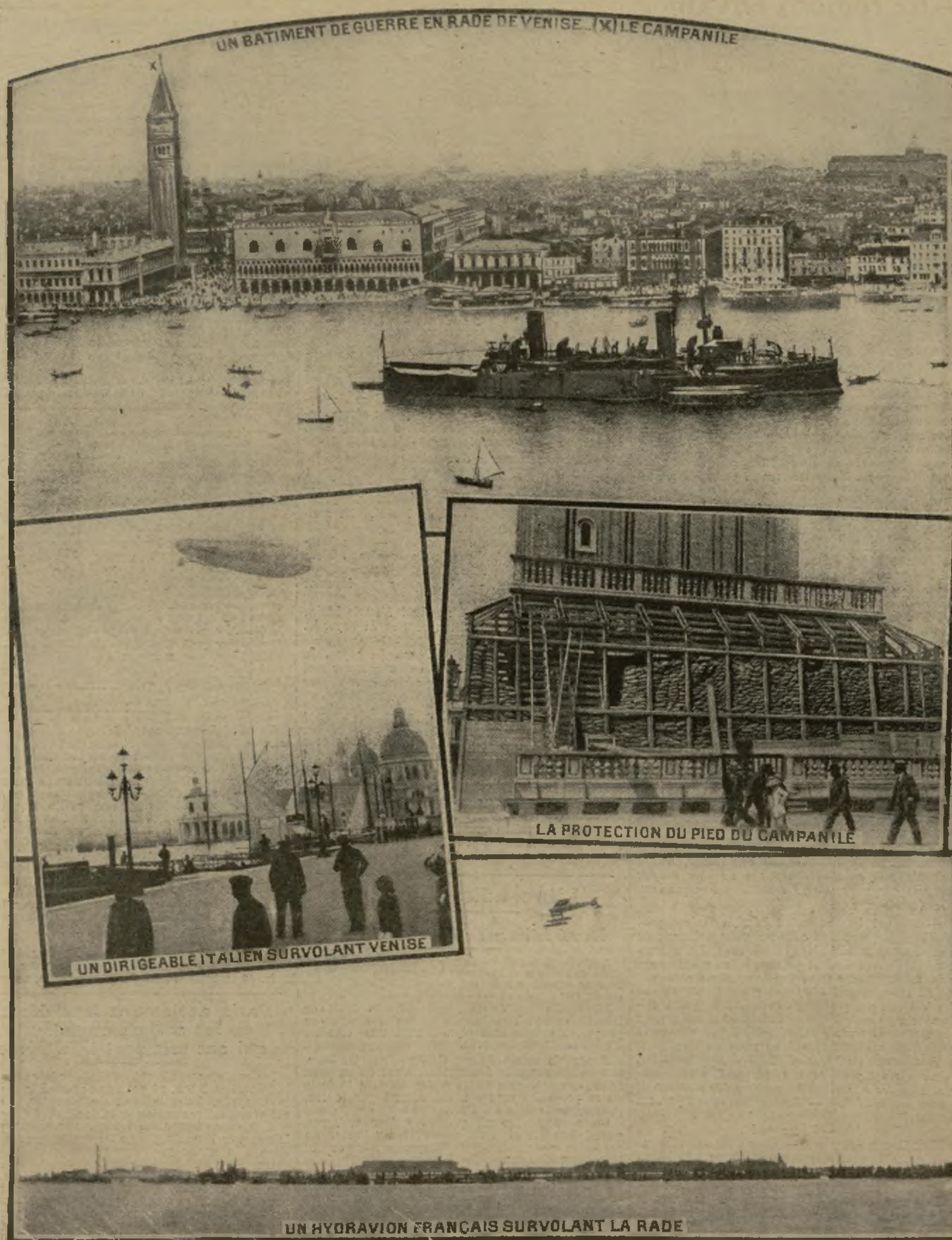
LE GLORIEUX MUTILE



Pendant les furieuses attaques qui, il y a peu de temps encore — sur un des points du front où la lutte fut le plus ardente — permirent à nos soldats de réaliser une avance sensible, ce drapeau fut blessé. Mais ses glorieuses déchirures ajoutent à sa noblesse et à la fierté de ceux qui luttèrent autour de lui.

(Cliché section photographique de l'armée.)

POUR PROTÉGER LA "PERLE DE L'ADRIATIQUE"



S'ils l'avaient pu, les Autrichiens auraient détruit Venise. Le Palais des Doges n'est pas plus respectable pour eux qu'une cathédrale française. Mais la « Perle » est protégée. Les navires de guerre, les avions, les dirigeables observent la mer et le ciel. Et jusqu'à ce jour les Autrichiens, pirates de l'air et de l'eau, n'ont pu attenter à la beauté de la merveille que dans une proportion très minime, bien inférieure à l'étendue de leur barbare désir de destruction.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Aux régions envahies

Ceci n'est pas une invention, mais une aventure arrivée à une Française qui ne manquait pas d'à-propos :

Une jolie maison, ou plutôt ce qui fut une jolie maison, à l'entrée de L... en pleine occupation allemande. Toutefois, la bâtisse n'a pas trop souffert, on l'a respectée, car tout à tour le Lieutenant Bornemann, l'Unterlieutenant Hofberg, le Hauptmann Müller et maintenant le Major von Drück, y ont établi leurs quartiers. Ces messieurs ont daigné, les uns après les autres, supporter dans la maison la présence de la propriétaire, Liane Dubreuil. Liane n'est pas seule, sans quoi elle eût quitté L... il y a longtemps; depuis le départ d'André, son mari, mobilisé dès le premier jour de la guerre, elle s'est fait un devoir de rester auprès de sa belle-mère impotente et incapable de se déplacer.

LIANE (entrant en coup de vent dans la chambre où Mme Dubreuil est couchée). — Ah! Madame! Maman!.. Devinez, non mais, devinez un peu ce qui m'arrive!.. Oh! Ne pâlissez pas ainsi!.. Suis-je sotte! Voilà que je vous ai fait peur!.. Non, non, rien de grave, rien de mauvais, au contraire!.. Est-ce possible, dites, dans ce pays maudit!.. Ecoutez, je vais vous apprendre quelque chose de si bon, de si doux, de si heureux, que vous êtes, ma foi, capable de vous trouver mal! Alors, rassemblez toutes vos forces!.. Êtes-vous prête?... (riant) Oui, je suis méchante, n'est-ce pas, je vous fais languir! Tenez, mettez votre main, là, sur mon corsage... Qu'est-ce que vous sentez?... Mon cœur? Oh! oui! Il bat assez fort... Mais ici... Entendez-vous le petit froissement du papier?

M^{me} DUBREUIL (tout bas). — Une lettre?... André?...?

LIANE (exubérante). — Eh oui!.. d'André!.. Enfin! Enfin!.. Depuis six mois que nous étions sans nouvelles!.. Et pas même blessé!.. (sortant la lettre) Oh! Il y en a long : huit pages! Et huit pages si courageuses, si réconfortantes, si tendres!.. Cela fait du bien; mon Dieu, que cela fait du bien!..

M^{me} DUBREUIL. — Mais comment cette lettre a-t-elle pu...?

LIANE (hochant la tête). — ... arriver jusqu'ici? Je n'en sais trop rien... Elle m'a été apportée en cachette par la fille de l'épicier, à qui son beau-frère l'avait remise... Lui, l'a reçue d'un de ses cousins, mais de qui celui-là la tenait-il?... Mystère!.. Et que m'importe! C'est de lui, d'André, de notre André chéri!.. Maman, ma chère maman, embrassons-nous bien... là... bien fort... Oh! mais j'étouffe ici!.. Je voudrais marcher, courir, sauter, crier!.. Je suis joyeuse, si joyeuse!.. Tenez, je vais au jardin cueillir des fleurs, beaucoup de fleurs, pour faire la chambre très gaie aujourd'hui! Je me sauve... (riant) Vous ne demandez que cela, n'est-ce pas? Vous avez hâte de lire la chère lettre...

(Rapide, Liane descend au jardin et commence à moissonner roses délicates, lis orgueilleux, œillets veloutés, tout en chantonnant : « Le cher anneau d'argent que vous m'avez donné... » Brusquement, elle s'arrête) :

— Ah ça! Par exemple! Je n'en reviens pas! Voilà la première fois qu'il me vient à l'esprit de chercher depuis six mois!.. J'ai l'âme en fête, aujourd'hui!.. L'œuvre André! Je revois ses grands yeux gris, sa moustache toute fine, son allure si distinguée... (chantonnant à nouveau) « ... Garde en son cercle étroit nos promesses encloses... » Quelle différence avec cette brute de von Drück... ses grosses moustaches et son air cafard... (Se penchant vers la grille) Allons, bon! Quand on parle du loup...

VON DRÜCK (le Prussien du Nord, grand, maigre, cheveux roux, yeux petits et perçants; a vécu plusieurs années à Paris, aussi presque pas d'accent. Il s'adresse vers Liane). — Bonjour, madame... Je vous félicite.

LIANE (étonnée). — Parce que?..

VON DRÜCK (aimable). — Vous avez une voix ravissante... Je vous ai entendue à travers la haie... C'est la première fois!.. (Après un petit temps) Pourquoi chantez-vous aujourd'hui?

LIANE (évasive). — On ne peut pas toujours se faire du chagrin... Et puis, c'est l'été... il fait beau...

VON DRÜCK (l'examinant). — Vraiment?... Mais hier, il faisait aussi beau, plus beau même qu'aujourd'hui et votre regard était triste... Vous aviez plutôt envie de pleurer que de rire; vous ne songiez guère à cueillir des fleurs...

LIANE (nonchalamment). — Cette idée m'est venue, ce matin...

VON DRÜCK (plaisantant). — Comme cela?... Non, non, il y a quelque chose... quelque chose que

vous ne voulez pas me dire... (tout à fait bon garçon) Vous avez tort... J'ai pour vous beaucoup de sympathie... Je suis très content de vous voir si joyeuse... et si vous me la disiez, je partagerais votre joie...

LIANE (vivement). — Mais je n'ai pas de joie...

VON DRÜCK (bonnement). — Allons donc! Vos yeux seraient-ils si brillants, si vous n'aviez pas reçu quelque nouvelle...

LIANE (effrayée). — Des nouvelles!.. Et de qui, grands dieux?..

VON DRÜCK (simplement). — De votre mari, par exemple... Mais pourquoi rougir ainsi?... (très doux) Vous voyez bien : j'ai deviné juste... On ne me cache rien, à moi!

LIANE (perdant la tête). — Non, non... Je n'ai rien reçu...

VON DRÜCK (brave homme). — Et puis après!.. Je suis très heureux, vous entendez, là, très heureux que votre mari ait pu vous écrire...

LIANE (flechissant). — Il ne m'a pas...

VON DRÜCK (paternel). — Allons, avouez-le... Vous savez bien que je ne dirai rien... Vous avez eu une lettre, c'est vrai, n'est-ce pas?..

LIANE (dans un élan). — Eh bien, oui! Là, c'est vrai! Je suis si contente, si contente que mon visage m'a trahi!.. Mais surtout, ne le répétez pas; dites, vous me le promettez?

VON DRÜCK (noble). — Soyez tranquille, madame, ce secret restera entre vous et moi. Offrez-moi une rose et le pacte est conclu!

(Le lendemain, ordre est reçu par Liane de passer à la Kommandantur. Dans le bureau où on l'introduit, un gros officier barbare, à lunettes d'or, lui lance à brûle-pourpoint) :

— Deux cents marks d'ameude.

LIANE (ahurie). — Et pourquoi?

L'OFFICIER (narquois). — Fous avez eu une lettre de France.

LIANE (se rebiffant). — Une lettre?... Et comment?... Quelles preuves?..

L'OFFICIER (haussant les épaules). — Tes breufes?... Nous avons bas besoin de breufes!.. Nous saifons que fous avez reçu!

LIANE (s'entêtant). — Mais qui a pu inventer cela?... Ce n'est pas vrai!

L'OFFICIER (raide). — C'est vrai! C'est le Major von Drück qui l'a dit... Fous refusez de payer?... Alors, fous safez : la brison...

LIANE (vivement). — Non, non... Je paye... Je paye même tout de suite... J'ai de l'argent sur moi (Blême de rage, elle sort son portefeuille et dépose 300 marks sur le bureau.)

L'OFFICIER (recomptant). — Fous fous drombez... C'est seulement 200 marks.

LIANE. — Oui, 200 marks, mais je donne cent marks en plus, pour la population, chez vous, qui meurt de faim...

L'OFFICIER (bondissant). — Qui meurt de faim!.. Fous chournaux disent cela! Mais ce n'est pas vrai!

LIANE (se mordant les lèvres). — Pardon, c'est certainement vrai... (avec un sourire de froide vengeance) C'est le Major von Drück qui me l'a dit...

M.-L. Arsandaux

L'incendie de Tatoï

Le roi faillit périr dans les flammes

ATHÈNES, 15 juillet. — Le ministre des Affaires étrangères de Grèce a fait adresser à la légation de Grèce à Paris le télégramme suivant, daté du 15 juillet, à heures du soir :

L'incendie qui éclata jeudi dans la forêt de Décélie et continua jusqu'à ce matin a pris des proportions immenses et a détruit une étendue d'environ 10.000 hectares.

A part le palais du roi Georges, son tombeau, une petite chapelle avoisinante, ainsi qu'un petit hôtel, deux maisons et les communs, tout le reste de la propriété royale a été détruit par le feu, y compris le palais du roi.

On a retiré jusqu'à présent quinze cadavres, parmi lesquels ceux du colonel Della Porta, du capitaine de gendarmerie Chrysospathis et du lieutenant Koulomopoulos.

Le roi s'étant rendu sur les lieux à couru un grand danger. Entouré par les flammes, il fut transporté évanoui hors de la zone du feu par les soldats.

L'incendie paraît dompté, quoique continuant encore sur les pentes du Parnès.

ATHÈNES, 16 juillet. — L'incendie de la forêt de Tatoï est circonscrit. Le bourg de Képlissia qui fut un instant menacé paraît actuellement hors d'atteinte.

Les conclusions de l'enquête ont été déposées. Elles établissent que le sinistre n'est pas dû à la malveillance mais à une cause purement accidentelle. (Radio.)

Mea-culpa

« C'est ma faute », peuvent dire la plupart de ceux qui ont à se plaindre de leur état de santé. Sans parler de ce que la maladie est bien souvent le résultat d'une erreur ou d'un abus, il faut avouer que notre pauvre guenille, à qui nous demandons sans compter, a besoin de temps à autre d'un petit nettoyage et d'une petite mise en état. Vous traitez d'insensé le propriétaire qui, n'ayant jamais fait la moindre réparation à sa maison, se lamentait un jour de ce qu'elle menait à ruine. Cependant, beaucoup agissent ainsi avec leur propre organisme. Quel est celui de nous qui peut se vanter d'avoir une existence calme et strictement réglée? Nous sommes tous plus ou moins hâlés au hasard des événements, des soucis d'affaires, des inquiétudes de famille et aussi des chagrins. Tantôt nous nous usons, nous brûlons la chandelle par les deux bouts; tantôt, au contraire, nous ne dépensons pas assez, nous ne brûlons pas assez.

Le sage est celui qui tient compte des secousses aussi bien que de l'apathie, et qui sait à point nommé réparer l'usure ou bien provoquer le dé-crassement de la machine. La petite réparation est bien facile pour qui connaît les Pilules Pink. Les Pilules Pink apportent et emportent. Leur composition a été si heureusement comprise qu'elles peuvent apporter à celui qui a trop dépensé, qui s'est trop usé, du sang riche et pur, source de force et d'énergie, et des nerfs solides. En même temps elles débarrassent l'organisme, par une sorte de lavage insoupçonné, de toutes les impuretés qui encombre les organes, les irritent et gênent leur bon fonctionnement.



M. RADIGUET

Quantité de gens, ayant fait une fois usage des Pilules Pink, s'en sont si bien trouvés qu'ils en sont devenus des fidèles et en ont toujours à la maison. Au moindre signe de fatigue, de faiblesse, aux changements de saison aussi, ils prennent quelques pilules. Celles-ci font pour ainsi dire une petite visite domiciliaire, une petite inspection, repèrent de-ci de-là et mettent tout en ordre.

Et nos fidèles peuvent nous écrire, comme l'a fait M. Radiguet, agent d'assurances, 6, rue Ernest-Renan, à Mamers (Sarthe) :

« Voilà plus de dix ans que je fais usage de vos Pilules Pink. Il n'y a rien de meilleur pour ma santé. »

Les Pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, douleurs, neurasthénie, irrégularités des femmes.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Balbu, Paris; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes franco.

Paris acclame à leur départ
les soldats anglais
qui ont pris part à la revue

Les soldats anglais ont quitté hier la caserne de la Pépinière à 6 h. 20 pour se rendre à la gare de la Chapelle. Tout le long du parcours, ils ont été vivement acclamés par la foule.

À la même heure, les troupes russes ont quitté le quartier Duplex pour aller également s'embarquer à la même gare.

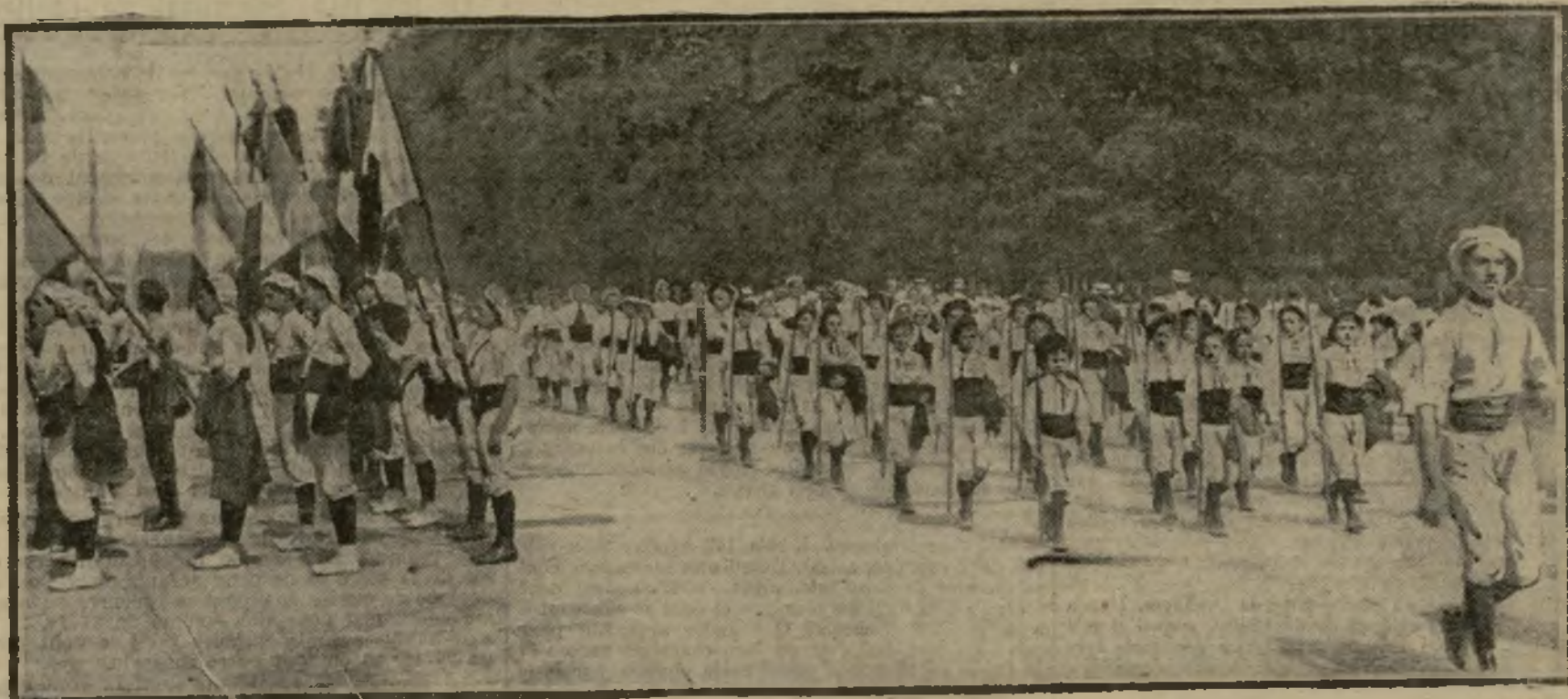
C'est aux acclamations de la foule que les courants de fleurs qu'ils ont gagné la place de la Concorde où un officier s'est détaché de la colonne pour aller déposer un bouquet à la statue de Strasbourg. Ce fut alors une explosion d'enthousiasme indescriptible.

Quelques instants plus tard, le 1^{er} bataillon de chasseurs qui se rendait aussi à la gare de la Chapelle a défilé en présentant les armes et aux accents endiablés de la marche de Sidi-Brahim, devant la statue de Strasbourg.

LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUTS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (1/45 le 1/2 kg.)

LA VIE SPORTIVE



Un défilé à la fête des Tuileries

La "Journée patriotique" des Tuileries

Organisée par l'Union des Familles françaises et alliées et sa filiale Frères et Sœurs de la Guerre, une « Journée patriotique » avait lieu hier dans le Jardin des Tuileries, sous le patronage d'honneur du général Dubail, gouverneur militaire de Paris. Le succès en a été très grand.

Le matin, en présence du capitaine Gaele, délégué du général Malletier, était organisé un défilé brillant de la Fédération des Sociétés de Gymnastique, des Sociétés d'Education physique et d'Alsaciens-Lorrains, et des délégations des sociétés serbes, belges et italiennes de préparation militaire. Les faufares jouèrent leurs airs les plus entraînants, puis les pupilles exécutèrent divers exercices de gymnastique avec un brio qui leur valut d'enthousiastes applaudissements.

La « Journée patriotique » se continua pendant l'après-midi par une kermesse installée dans l'allée Castiglione et par une matinée de gala à laquelle des artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de l'Odéon, du Théâtre Sarah-Bernhardt, prêtèrent leur concours. Parmi les diverses attractions organisées, il faut citer le joyeux tremplin des chansonnières, un concours de tennis, une vente aux enchères publiques et le concert, très apprécié, que donna la garde républicaine.

La fête se termina par le tirage de la Tombola — encore un gros succès — et les organisateurs purent se réjouir du montant des recettes destinées aux orphelins de la guerre.

CYCLISME

Le Challenge national de côte (8^e année). — Dans la côte de Gometz-le-Châtel, dure montée en ligne droite d'un kilomètre de longueur, s'est disputé, hier après-midi, le Challenge national de côte de la Société des Courses.

Quatre sociétés, l'Union Vélocipédique du IX^e, la France Athlétique et Sportive, l'Helvetia Club Parisien et le Velo Club Parisien, étaient engagées; chacune d'elles était représentée par trois coureurs, et l'épreuve se disputait sous forme de matches successifs d'un club contre un autre club. C'est l'équipe de l'Union Vélocipédique du IX^e qui, en remportant le match final, obtint pour un an la garde du challenge, un très joli honneur, la Diane, de Houdon. Ajoutons que l'U.V.I.X. avait gagné, l'année précédente, la même épreuve. Résultats techniques :

1. Union Vélocipédique du IX^e, 8 points; 2. Helvetia Club Parisien, 13 points.

Classement individuel : 1. Paul Trébis (U.V.I.X.), 2 m. 24 s. 3/5; 2. Robert Gratin (H.C.P.), à deux longueurs; 3. Paul Mayer (U.V.I.X.), à une demi-longueur; 4. Raymond Pierre (U.V.I.X.), à une longueur et demie; 5. Marcel Puech (H.C.P.), relevé; 6. Edmond Lespagnol (H.C.P.), 10 m.

À Nice. — Notre confrère l'Eclair de Nice avait organisé hier une épreuve, le Prix de Reprise, qui avait réuni 111 engagements; 101 coureurs ont pris le départ, et Juvénal, de Marseille, s'est montré le meilleur, accomplissant les 6 kilomètres du parcours en 1 h. 36 m.

Rentrées de Lapize, de Berthet et de Bernyler. — Au Parc des Princes, dimanche prochain, dans le Grand Prix National, (aini intitulé parce qu'il tombera dans l'octave même de la fête nationale), Lapize, Berthet et Bernyler feront leur rentrée. Cette épreuve se courra sur 50 kilomètres, en deux manches de 20 et 30 kilomètres (classement par addition de points), avec entraîneurs humains à tandem, si l'on parvient à recruter le nombre suffisant d'équipes de ce genre; à bicyclettes, comme cela se fit dans la Roue d'Or au cas contraire. La rentrée du vainqueur du Tour de France et

du Championnat de France et de trois Paris-Roubaix; celle de l'ex-recordman du monde de l'heure, Berthet, et de Bernyler, second de Paris-Roubaix, de Paris-Menin, de Paris-Tours, recordman du monde des 24 heures à l'américaine, etc., va constituer un véritable événement sportif.

Le match de motos Lantier-Moreau se disputera en deux manches de 5 kil. et d'une belle s'il y a lieu. Les deux hommes auront deux motocyclettes de puissance égale pouvant chacune atteindre en ligne droite le 110 à l'heure.

Deux courses de vitesse, ouvertes comme précédemment aux jeunes coureurs sans aucune formalité, compléteront le programme.

Il suffit, pour s'engager, de posséder la licence 1916 de Préparation Militaire de l'U.V.F., qui est délivrée par cette fédération sur simple demande, moyennant 2 francs. On s'engage : à l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, Paris (9^e), bureaux ouverts de 9 h. 1/4 à 11 h. 3/4 et de 2 h. à 5 h.; à la Société des Courses, 37, rue Saint-Georges, Paris (9^e), bureaux ouverts tous les soirs de 6 h. à 8 h., jusqu'à jeudi soir 20 juillet.

ATHLETISME

L'U.S.F.S.A. à la Croix-Catalan. — L'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques avait organisé, hier après-midi, au bois de Boulogne, sur le terrain du R.C.F., une très intéressante réunion interclubs. Cent vingt coureurs étaient engagés dans les diverses compétitions inscrites au programme et dont les résultats ont été les suivants :

110 mètres haies. — 1. Veuillard (S.F.), 2. Gerard (R.C.F.), 3. Peuch (P.U.C.).

100 mètres handicap. — 1. Scourin (S.F., 8 m.), 2. Veuillard (S.F., 5 m.), 3. Colombat (U.S.P.L.M., 9 m.), 4. Zuber (S.F., 8 m.). Temps : 11 s. 1/5.

1500 mètres handicap. — 1. Mallet (U.S.N., 50 m.), 2. Grenier (S.F., 110 m.), à une poitrine; 3. Landeau (U.S.P.L.M., 110 m.), 4. Rosay (S.C.C., 130 m.), 5. Dal-longeville (R.C.F., 30 m.), 6. Henry (C.A.S.G., 50 m.), 7. Ragard (C.A.S.G., 100 m.), etc. Temps : 4 m. 9 s. 1/5; 45 parlants.

Lancement du poids de 5 kilos. — 1. Van den Overa (H.C.F.), 12 m. 85; 2. Martin (S.F.), 11 m. 30; 3. Chavanne (C.A.S.G.), 11 m. 25; 4. Gillet (S.F.), 10 m. 85.

400 mètres relais (équipes de quatre coureurs se relayant tous les 100 mètres). — 1. C.A.S. Générale (1) (Camay, Berrurier, Chavanne, Rouillé); 2. R.C.F.; 3. C.A.S.G. (2). Temps : 46 s. 3/5.

1000 mètres relais handicap (quatre coureurs). — 1. Racing Club de France (rendement 225 m.) (de Monfort, Mouchoux, Boyer, Ballongeville); 2. C.A.S.G. (équipe 2, 280 m.); 3. C.A.S.G. (équipe 1, 75 m.); 4. Stade Français (260 m.), etc. Temps : 10 m. 38 s.

2500 mètres relais (dix coureurs). — 1. C.A.S. Générale (Brugger, Rembert, Filipeau, Chavanne, Audinet, Irondele, Camay, Berrurier, Brécy, Rouillé); 2. Stade Français; 3. Racing Club de France. Temps : 5 m. 12 s. 1/5.

Le record du lancer de la grenade. — D'après notre confrère l'Auto, le sergent Carné, du 15^e régiment d'infanterie, actuellement au front, aurait lancé la grenade de poids réglementaire à la distance de 76 mètres. C'est le record.

Les grands prix du Stade Français. — Le Stade Français fera disputer sa trente-troisième journée de grands prix annuels de vitesse (100 m. hand.) et de demi-fond (1,500 m. hand.), le dimanche 23 juillet, à 3 heures, sur la piste de Saint-Cloud. Le programme comporte en plus des grands prix, différentes épreuves interclubs dotées de prix, et ouvertes à tous les coureurs de l'U.S.F.S.A. et de la F.G.S.P.F. : 100 m. haies hand.; 400 m. plat hand.; 800 m. plat hand.; saut en hauteur; lancement du disque.

MARCHE

Paris-Bernay. — Cette épreuve, 150 kilomètres, organisée par l'Auto, est terminée. Sur 15 partants, 14 l'ont effectuée dans le délai réglementaire. Le premier, l'Alleu, termina à 2 h. 50, soit 27 h. 50 pour la distance

totale. Il précédait de peu Farges, Guérin, Saint-Onoré, Rochette, Bernon, Faisant, Leinre, M. Goffart, Fernet, Bourgerie, Landolf, Cagnard, Duval et Paillet.

ESCRIME

Au lycée Condorcet. — La séance d'honneur a réuni les meilleurs élèves sous la présidence de M. A. Trois-gros, président de l'Escrime scolaire. Treize goûtes, les assauts des jeunes Hirsch, Roullé, Grégois, Roupin, Fauque, Baudet, Boisseau, J. Guyon, Lhéris, P. Franck, Beer, Barincou, Maurice Franck, Litroen, Louis, Ben Sussan et du professeur Jacquelinot au fleuret, à l'épée, au sabre et à la batonnette. Le maître Ruzé a été très félicité pour le challenge qu'il crée en faveur de la batonnette et de la grenade réunies, par le classement de ses élèves dans les concours de l'Escrime scolaire, et ceux du Championnat de France de l'U.S.F.S.A. qui ont fixé les challenges du capitaine H. Marillet (fleuret-épée) et de l'Union (épée par équipes) au lycée de la rue du Havre, dont un magnifique vase de Sévres, offert par le ministre de l'Instruction publique, vient d'honorer le parloir en raison des résultats des Championnats de France des cinq dernières années. Bravo Condorcet !

HIPPISME

Courses de Saint-Sébastien (16 juillet). — Prix de Newmarket (mixte), 4.000 fr., 2.400 mètres. — 1. Royal Eagle, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neil); 2. Sanguinario, à M. J. San Miguel (Marsh); 3. Quésura, à M. J. Par-lade (Hirons); quatre longueurs, 4. longueur et demie. Non placés : Scapin (Feyer), Silchester (Legrand), Mésange III (Goaille).

Mutuel : Royal Eagle, gagnant, 5 fr. 50; placé, 5 fr. 50; Sanguinario, placé, 7 fr.

L'incorporation des ajournés et exemptés des classes 1913 à 1917

La date d'incorporation des ajournés et exemptés examinés par les conseils de révision, dans la session du 1^{er} mai 1916 au 21 juin suivant, en exécution de la loi du 13 avril dernier, qui avait été primitivement prévue pour le 1^{er} août prochain, a été fixée au 7 août.

A cette date aura lieu le départ général de tout ce contingent réuni sur les classes 1913 à 1917 et dont le total se rapproche sensiblement de celui d'une classe normale. Par une mesure spéciale et pour donner satisfaction autant que possible aux besoins de l'agriculture, les conscrits employés aux travaux agricoles ne seront mis en route qu'à partir du 21 août.

Quant aux jeunes gens versés dans les services auxiliaires, leur incorporation suivra de très près celle du contingent du service armé; ils seront pour la plupart versés comme appartenant aux jeunes classes dans la zone des combats, dans les sections de secrétaires d'administration et de recrutement, et dans des unités et services d'administration, des sections ne devant plus comprendre à l'avenir d'hommes du service armé.

La circulaire de répartition pour les différents corps va être immédiatement adressée, par les soins du ministère de la Guerre, aux commandants des bureaux de recrutement de subdivision de chaque région, qui devront affecter les conscrits dans les régiments désignés, en tenant compte, pour la désignation des garnisons, de la lettre qui a été dernièrement lue au sujet de cet objet. On sait que cette lettre est la lettre B. En conséquence, les inscrits dont le nom commence par la lettre B seront envoyés dans les villes les plus éloignées du chef-lieu de la subdivision de chaque région, la lettre D étant la plus favorisée au point de vue de la distance.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.

VACANCES COURS ET LEÇONS
FIGIER, 53, rue de Rivoli.

EXTRAITS du Journal DE MOUNET-SULLY (1868)⁽¹⁾

4 mars.

Classe de Bressant. Je n'ai pas répété, mais j'ai donné plusieurs répliques. Puis je suis allé à la répétition de la salle Herz. La répétition a été assez gaie, aux dépens de la pièce. — Ballande m'a expliqué ce qu'il comptait faire au cinquième acte d'*Othello*. C'est très beau. — Puis je suis rentré chez moi, en flânant. — J'ai diné au Rocher pour 3 francs.

6 mars.

Classe de Bressant. Donné différentes répliques et dit le monologue de don Carlos. Il m'a donné lui-même la réplique. — En sortant, il m'a dit que j'avais fait quelques progrès, quand je l'ai questionné à ce sujet. — Je suis allé à l'hôtel des Ventes et j'ai acheté quatre rideaux.

7 mars.

Allé à l'Odéon au rendez-vous de Deshayes. Il m'a entraîné dans le cabinet de de Chilly, auquel il m'a présenté. Celui-ci m'a dit que je lui convenais très bien comme extérieur, mais qu'il voulait m'entendre. Je dois y revenir lundi à 3 heures. Il s'agit du roi Lear.

9 mars.

Audition à trois heures et demie. Don Carlos. Félicitations de M. de Chilly. Il m'a immédiatement mis en possession du rôle de Jourdan dont il doit me donner le manuscrit demain. — Je suis heureux. — Écrit à ma mère. — Diné avec Bonny. — Allé chez Mariel.

10 mars.

Première répétition. — Explication tout amicale avec Jourdan. Il a compris qu'il ne devait pas m'en vouloir. — Signé un engagement avec M. de Chilly. — Pris une voiture et annoncé la bonne nouvelle à Ballande, Dupuch, Bressant et Saint-Martin.

11 mars.

Deuxième répétition. — « Apprenez vite », m'a dit M. de Chilly. Et j'apprends. M. Duquesnel m'a demandé d'apprendre un rôle dans une petite pièce qu'il veut faire jouer chez un de ses amis, avec Sarah Bernhardt. — Ce qu'il y a de charmant là-dedans, c'est que la pièce sera jouée à l'Odéon et que je garderai le rôle.

12 mars.

Troisième répétition. — Acheté un Shakespeare.

(1) Voir Excelsior des 11, 13 et 15 juillet.

— Rencontre Fraizier à l'Odéon. Il m'a conseillé d'aller voir Bressant dans sa loge au Théâtre-Français. Je lui ai dit que j'irai demain. — Nous avons joué au billard au café de Tournon.

Tout le monde est charmant pour moi. Si je n'arrive pas, ce sera ma faute.

13 mars.

Quatrième répétition. — Conseils de Beauvallet. Il ne se rappelait pas m'avoir vu au Conservatoire. Engagé à venir à sa classe. — Allé chez Dupuy et chez Bando. Vu son tableau. Rencontre ce dernier rue Vavin. Lui ai demandé de dessiner mes costumes ou engager Dupuy à le faire. Demi-promesse. — Rencontre Agar au Luxembourg et promené avec elle pendant trois quarts d'heure. Charmante femme, vraiment!

14 mars.

Répétition. Essayé les costumes. Observations amicales de Deshayes sur mon rôle. Je saurai lundi et je tâcherai d'aller toutes voiles dehors. — Acheté une descente de lit et un tapis de table. — Il m'a engagé à l'aller voir chez lui demain à 1 heure après-midi. — Je suis revenu au magasin des costumes à 8 h. 1/2 avec M. de Chilly et j'ai arrêté définitivement les deux que je dois mettre.

15 mars.

Allé chez Deshayes. Il m'a fait répéter mon rôle (les deux premiers actes). Excellentes indications dont je tâcherai de faire mon profit. — D'où vient donc toute l'amitié qu'il me témoigne et dont je suis confus à de certains moments? Que diable ai-je fait pour cela? En tout cas, c'est un bien charmant garçon et je l'aime de tout mon cœur. Si je pouvais jamais le lui prouver, je serais bien heureux.

16 mars.

Répété le septième tableau pour la première fois. On l'a à peu près mis en scène. — Je suis allé chez Dupuy et nous sommes allés le soir à Adamville entendre Ballande dans *Andromaque*. Il m'a fait moins d'effet que dans *Othello*. Il est vrai qu'il était bien mal secondé par ses confidentes.

17 mars.

Répété le septième tableau. J'ai beaucoup crié et j'ai été parfaitement mauvais. J'en avais la conscience. — Après la répétition, MM. Lacroix, de Chilly, Duquesnel, Beauvallet et Deshayes ont formé un groupe dans lequel j'ai bien compris que ma personne était en jeu. J'entendais quelques mots de temps en temps : « Impossible!... Mais, oui, mais... », etc., puis, un nom : « Charly! ». — En sortant, Deshayes m'a avoué que l'on songeait à me remplacer, car le rôle était trop fort pour moi. — Si l'on pouvait attendre seulement à demain!... — Je suis allé le soir chez lui. Nous avons travaillé. — J'ai travaillé encore en rentrant, et je me suis endormi, brisé. — En apprenant cette nouvelle, je n'avais pu retenir mes larmes. Deshayes m'a consolé comme un frère aîné.

(A suivre.)

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le magasin communal de Chelles

Chelles (Seine-et-Marne), petite commune de la grande banlieue comptant six mille habitants, dont la plupart sont des ouvriers ayant de nombreux enfants, possède depuis plusieurs mois un « magasin communal » créé en vue de la lutte contre la vie chère. Le fonctionnement de cette œuvre d'intérêt économique vaut d'être étudié. Installé dans un des bâtiments de la ville, ouvert deux jours par mois, les lundis et mardis, le magasin communal de Chelles est basé sur une organisation simple, dont les résultats sont quasi-mathématiques :

Deux sortes de cartes — rouges pour les allocataires, vertes pour les non-allocataires — sont remises aux clients du magasin communal. Ces cartes indiquent le numéro du certificat d'allocation, s'il y a lieu, le nombre d'enfants du titulaire, le nombre de parts auquel il a droit, la quantité maximum qu'il peut acheter mensuellement, l'indication des fournilures de chaque mois, le cachet de la mairie — et rien d'autre.

Muni de sa carte, chaque titulaire est, dans la limite prévue, libre de ses achats. Le calcul, dès lors, indique, par exemple, qu'une famille composée de la mère et de deux enfants, dont l'un a-dessous de quatre ans, peut se procurer au magasin communal pour une somme de 21 fr. 25 les marchandises indispensables dont le coût serait de 29 fr. 10 en tout autre magasin.

Le montant de l'économie réalisée atteint donc 7 fr. 85.

Voici d'autre part les bases de répartition des bénéfices du magasin communal, bénéfices qui sont distribués aux acheteurs sous forme de « bonifications » :

Les achats, étant faits en gros, sont majorés de 10 0/0 seulement pour frais généraux. Les bonifications accordées varient entre 5 et 25 0/0 suivant le nombre d'enfants. Ceci a permis d'établir les règles suivantes :

L'acheteur non allocataire paie le prix de revient, mais n'a droit à aucune bonification. (Tout en réalisant une économie il contribue donc à accroître les disponibilités réparties entre les familles nombreuses.)

L'allocataire sans enfant est admis à une bonification de 5 0/0. (Son profil est donc certain, et, cependant, lui aussi contribue à augmenter les disponibilités.)

L'allocataire chargé de famille, enfin, touche des bonifications calculées au prorata du nombre de ses enfants.

Il serait inutile, pensons-nous, d'insister sur l'intérêt véritable de cette sorte de coopérative. Mais il est utile de répéter que ce magasin communal existe, qu'il est prospère. N'y a-t-il pas là une indication à retenir pour les municipalités désireuses de lutter pratiquement contre la vie chère, sans, cependant, grever le budget municipal ?

M. A.

ROMAN D'EXCELSIOR DU 17 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XX

Où Jack constate que la vie n'est pas toujours telle qu'on la désire, c'est-à-dire calme et sans embûches

Et, s'occuper des usines d'Argirh-City, pour ce bandit de Boche qu'était Littleman, c'était, aussi vite que possible, parvenir à l'exploiter, dynamiter, paralyser l'effort du père d'Edith.

Mais, aux tout débuts de son action, Li-Pou-Fang n'avait pas tardé à constater que cet excellent Argirh était presque inattaquable.

Il n'avait pas été sans apprendre quelles luites sanglantes, acharnées, terribles, Argirh avait dû soutenir contre son implacable ennemi.

Li-Pou-Fang, avec une patience de fakir, avait réussi à s'interposer de la façon la plus neutre, en apparence, entre les deux hommes.

Widerski qui, dès les débuts des hostilités en Europe, s'était retrouvé subitement de sang lion dans les veines pour mettre immédiatement au service de l'Allemagne sa flottille, ses comptoirs, ses dollars, n'avait pas tardé à devenir pour le Chinois un agent d'espionnage de premier ordre.

Li-Pou-Fang n'avait pas manqué de se promettre d'utiliser contre Argirh la haine du père de Jean.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Tandis que Julius, encore tenu à l'écart par Littleman et Li-Pou-Fang, formait le projet de marier son « chenapan » de fils à Edith, le Fils du Ciel, lui, organisait son complot.

Argirh, pour des raisons d'économie, employait beaucoup de Chinois dans ses usines.

Li-Pou-Fang réussit à faire à son profit et à celui de l'Allemagne, de la plupart de ces manœuvres, des collaborateurs précieux, tout prêts, sur un signe de lui, à tout saboter chez Argirh.

Cependant, l'un d'eux, fidèle au fondateur d'Argirh-City, avait prévenu le père d'Edith, qui, immédiatement, avait pris ses précautions et changé son équipe chinoise contre une équipe japonaise.

Le coup avait été rude pour Li-Pou-Fang. Il s'était alors rabattu sur les quelques serviteurs de race jaune qu'employait Argirh.

Mais ces gens, nés de parents chinois en Amérique, étaient tous dévoués comme des chiens à l'oncle de Perry.

Il fallut six mois à Li-Pou-Fang pour parvenir, finalement par la menace, à circonvenir cinq de ces individus qu'Argirh honorait de sa confiance.

Cinq hommes, bien décidés, cela suffisait à Littleman et à Li-Pou-Fang, qui s'étaient tout de suite mis d'accord sur le plan de conduite à suivre.

— Il s'agit, avait un jour déclaré Littleman au Chinois, d'agir plus prudemment que jamais et conformément aux ordres qui nous ont été donnés par notre vénéré kaiser.

Ces ordres, communiqués par le trop célèbre von Papen, étaient les suivants :

1° S'assurer, à tout prix, de la possession des usines d'Argirh-City.

2° Faire, dans ce but, des offres à John Argirh.

3° Si l'on refuse, l'intimider, d'abord, user des moyens de combat habituels, ensuite : grèves, boycottage.

4° Si l'on reste rebelle ou insensible à ces der-

nières mesures, ne pas hésiter à s'attaquer à sa personne ou à celle de sa fille.

Or, Argirh, avait repoussé systématiquement les offres d'achat indirectement faites par Li-Pou-Fang.

... Les boycottages, les grèves avaient peu réussi ou avaient avorté.

Restait par conséquent l'action directe.

Argirh était condamné.

Il l'était d'autant plus que, dès le début de la guerre, il s'était rangé du côté des Alliés.

On se disposait à s'en prendre, par un raffinement de cruauté bien digne de ces Teutons, non point encore à lui, mais à sa fille, lorsque Widerski était entré en scène.

Widerski était intéressant pour les Boches.

Le mariage de son fils avec Edith pouvait changer la face des choses.

Jean, une fois maître d'Argirh par son mariage avec la fille de celui-ci, devait amener sa femme à déterminer son père à ne point continuer son commerce avec les Alliés, et cela au nom même de cette fameuse neutralité dont les Américains se disent si respectueux.

Si Argirh refusait il serait toujours temps d'agir, comme il était convenu.

Mais Argirh, au lieu de s'en tenir à ne fournir aux Alliés que quelques tonnes de marchandises, venait de mettre son « Enfer » tout entier à la disposition des ennemis de l'Allemagne.

Argirh avait dupé Widerski et promis sa fille à James Perry.

Il fallait agir.

Li-Pou-Fang, par un dernier scrupule, avait voulu tenter un dernier effort dans le but de convertir Argirh de la folie de ses prétentions.

C'est alors qu'il avait projeté d'en arriver à ses fins en terrorisant Argirh.

Pour ce faire il s'était adressé au valet chinois

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— Mme Joseph Villard, femme de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis à Madrid, et Mlle Villard sont arrivées à Biarritz pour y passer quelques semaines.

INFORMATIONS

— La Duc de Sutherland est à Paris venant de Londres.
— S. A. le Prince Karam de Kapartchak fait un séjour en France.

BIENFAISANCE

— Mme Chaze Casgrain, femme de l'éminent ministre des postes du Dominion, vient d'apporter à Paris le produit d'une collecte qu'elle a faite elle-même au Canada et qui s'élève à trente mille francs. Cette somme sera répartie entre diverses œuvres agricoles et quelques autres, telles que : le *Projet d'assainissement des écoles de la guerre*, œuvre créée par l'Office central des œuvres de bienfaisance et présidée par M. Fournier Sarlin.

MARIAGES

— Mlle Antoinette Mercier de Lantade, fille du capitaine de vaisseau et de la baronne Mercier de Lantade, née Thirion-Montauban, est fiancée à M. Pierre La Cour Grandmaison, enseigne de vaisseau, aviateur, décoré de la croix de guerre.

NAISSANCES

— Mlle Fournier, femme du lieutenant de vaisseau, a mis au monde une fille qui a reçu le prénom de Denise.

DEUILS

— Les obsèques de M. Firmin Rainbeaux, ancien erayer de l'empereur Napoléon III, ont été célébrées en l'église Saint-Philippe du Roule.

Le dentel Hain conduit par M. Félix Rainbeaux, fils du défunt ; le comte François de La Rochefoucauld, M. Mahot de La Querantonnais, notaire, et M. Emile Franchon, ses neveux ; par la comtesse F. de La Rochefoucauld, Mme F. Franchon, Mme Nélaton, Mme Mahot de La Querantonnais, ses nièces.

Nous apprenons la mort :

De Mlle Suzanne Barthe de Sandfort, fille de l'ancien procureur de la République et de Mme, née Noret de Larbogne, décédée à Dinard, âgée de quinze ans.

Du lieutenant mitrailleur Maurice Hird, mort pour la France, le 30 juin, fils du docteur Georges Hird, major de 1^{re} classe, médecin chef de l'hôpital des Belles-Feuilles.

Du marquis Roger de Verdy, médaille militaire, décoré de la croix de guerre (deux citations), mort pour la France, à la Ville-Maria.

De M. Pierre Armand Bas, percepteur des finances en retraite, décédé à Fouras-les-Bains, beau-frère de M. Pierre Loti.

Du capitaine pilote aviateur Jacques Ferrand, victime d'un accident d'atterrissage à Batilly (Loiret), le 3 juillet dernier, en service commandé, âgé de vingt-deux ans, fils de M. Ferrand, inspecteur général de l'économie des lycées au ministère de l'Instruction publique.

De Mlle Marie Halles, sœur du capitaine de frégate en retraite et du contre-amiral du cadre de réserve, décédée à Brét, âgée de soixante-cinq ans, expulsée de Metz en novembre 1914.

Du lieutenant Espérandieu, mort pour la France devant Pérouse, décoré de la médaille militaire.

Du sous-lieutenant Adrien Ponthier de Chamaillard, décoré de la croix de guerre.

De M. Lucien Corbes, décédé à cinquante-sept ans.

Du chef d'escadron Jean Paggi, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France. Cité à l'ordre de l'armée.

De M. André Salans, sergent-major au 41^s d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France le 9 juin, âgé de trente-trois ans.

Du capitaine Antoine Abbascio, mort pour la France, petit-fils du comte Abbascio, ministre de la Justice sous l'Empire.

De Mme Druetta de Andrus, morte de M. Diego Dubé Urrutia, premier secrétaire à la légation du Chili à Rome.

LA CURIOSITÉ

HOTEL DROUGOT : EXPOSITION D'AUJOURD'HUI

Salle 2. — Après décès et volontaire : beau Mobilier moderne, belle Armoire ; Tableaux par Ant. Vollon, Boudin et autres ; Bronze de Méne ; Livres. — M. Hémard, commissaire-priseur ; M. Marchoulin, expert.

l'Argirh, lequel était un être profondément redoutable.

Cet individu, très versé dans les sciences occultes, s'était chargé de Perry.

Nous avons vu quels ténébreux moyens il n'avait pas hésité à employer pour faire de ce malheureux l'inconscient complice de la bande infernale, véritable meute déchaînée sur Argirh-City.

Tout semblait réussir aux bandits ténésiens...

La Providence allait-elle abandonner Argirh, ce modèle de toutes les vertus ?

Dans le somptueux salon-fumoir qui précédait sa chambre à coucher, Li-Pou-Fang, étendu sur les nattes fines qu'un de ses serviteurs, à sa rentrée, s'était empressé de disposer sur l'amas de splendides velours, brocards, crêpes brodées qui recouvraient les talamis ; la tête rejetée en arrière, le regard au plafond d'où pendaient neuf lampes violettes, le regard perdu dans le lointain de son rêve, Li-Pou-Fang fumait sans discontinuer les pipes que lui tendait un mandarin à boutons de turquoise...

Par les jours minuscules et voilés de gaze mauves, filtrait une clarté timide.

Était-ce celle du jour ou celle de la lune...

Il eût été impossible à qui se fût soudainement réveillé d'un long sommeil de le pouvoir dire sans craindre de se tromper...

Mais nous, qui savons à quelle heure tardive s'étaient séparés les complices du kaiser, nous qui savons aussi que Li-Pou-Fang était là, depuis plus d'une couple d'heures, nous pouvons affirmer que ces lueurs très douces et encore adoucies par les soies des fenêtres à la chinoise venant caresser les lourdes tentures brochées et couvertes de longues sentences philosophiques écrites en caractères noirs, étaient bien celles de l'aurore, de la divine aurore.

Soudain, Li-Pou-Fang, comme tiré de sa pro-

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Parmi les projets à l'étude figure une reprise de *Don Juan*, de Molière, avec M. Raphaël Dufras dans le rôle de don Juan.

A l'Opéra-Comique. — Mlle Marthe Chenal chantera samedi prochain *Aphrodite*.

Aux Folies-Bergère. — Aujourd'hui, à 14 h. 30, aux Folies-Bergère, première matinée de music-hall (fauteuils 1 fr.). Au programme : Suzanne Valroger, Bergeret, Fernandez, Mlle Salva, Noëly, Mlle Jeanne Dax, dix minutes de fou rire avec les trois Fratellini ; le quatuor Maurel, trio Leo Poi, Sisters Loret, Cora et Mary, Gabriel Lorde, la troupe arabe dans ses deux tentes. Tous les jours, à 14 h. 30 (jeudis et dimanches exceptés), matinée de music-hall (fauteuils 1 fr.). Ce soir, à 20 h. 30, la grande revue avec Vistinguet, qui, sur les instances de M. Roretta, a bien voulu consentir de prolonger encore pendant quelques jours la série de ses triomphales représentations, jeudis et dimanches, en matinée, la grande revue.

LUNDI 17 JUILLET

Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Aldéenne. — A 8 h. 30, *Louise*.
Apollo. — A 8 h. 15, *La Mascotte*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *Le Château de la mort lente*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *La Charrette anglaise*.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *Le Secret de Samson*.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *Le Chemineau*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *La Flambee*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Le Veilleur de nuit* (Lucia Guitry, Charlotte Lysès) ; *Où allons-nous ce soir ?* (Mat. jeudi et dim.)
Renaissance. — A 8 h. 40, *L'Hôtel du Libre Échange*.
Tréport-Lyrique. — A 8 heures, *Les 24 jours de Clarelle*.
Variétés. — A 8 h. 30, la revue : *L'École du Platon*.
Vauvilliers. — *Julien César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *Le Pont des enfers*, *Le Coup de foudre*, *Le Général Lyaulley*. Loc. 4, 2. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Omnia-Palé. — *Le bébé de Brocton*, *Effets de lumière*, *Exercices en tout est un défaut*, etc.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

DANS LA MARINE

Promotions. — Sont promus dans le corps des officiers de marine : au grade de capitaine de vaisseau, le capitaine de frégate Mandine ; au grade de capitaine de frégate, le lieutenant de vaisseau Bonnin ; au grade de lieutenant de vaisseau, les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe Rioult et Guérin.

"EXCELSIOR" RETRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale | Les événements locaux
La vie artistique | La vie économique
Les procès importants | Les sports
Les accidents graves | Tous faits pittoresques

Faits divers

Scène sanglante dans un débit. — Vers 1 h. 1/2, hier matin, six individus consommaient dans un débit de vins situé 6, rue de Turbigo, quand, soudain, l'un d'eux, sans motif apparent, se détacha du groupe et chercha querelle à trois autres clients qui se trouvaient attablés auprès du comptoir.

Deux de ces derniers, Marcel Garnier, âgé de vingt-trois ans, tourneur, demeurant 31, rue de Bagnole, et Robert Savignat, âgé de dix-huit ans, mécanicien, demeurant 52, rue Raymond-du-Temple, à Vincennes, s'affaiblèrent aussitôt, frappés chacun de plusieurs coups de couteau, le premier à la poitrine, au-dessus du cœur, le second à l'épaule gauche.

Le meurtrier s'était empressé de prendre la fuite, son forfait accompli, et ses compagnons l'avaient suivi. Tous sont activement recherchés.

Les victimes, dont l'état est grave, ont été transportées à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Exploits d'apaches. — La nuit dernière, quatre individus pénétrèrent dans un hôtel meublé situé 35, rue des Cloutiers, et causèrent du scandale dans l'établissement.

L'hôtelier, M. Félix Buseon, âgé de trente-six ans, voulut chasser les intrus, mais il fut frappé de deux coups de couteau à la tête et au côté droit. Son état, alarmant, a nécessité son admission à l'hôpital Saint-Louis.

M. Lalant, commissaire de police du quartier, a ouvert une enquête.

Montres

Longines
Élégantes
et précises.

CURE LAXATIVE
tous les 2 ou 3 jours
un seul **GRAIN de VALS**
au repas du soir régularise
fonctions digestives.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON
ET A LA MEDITERRANEE

Nouvelle relation de nuit de Paris avec Lyon et Chamonix. Depuis le 15 juillet courant, une nouvelle relation de nuit est établie entre Paris, Evian et Chamonix : Paris, 20 h. 35 ; Evian, 9 h. 35 ; Saint-Gervais, 10 h. 10 ; Chamonix, 11 h. 37.
1^{re} classe avec ou sans draps, couchettes Paris-Evian ; 1^{re} classe Paris-Saint-Gervais ; wagon-lits Paris-Bellignat ; wagon-restaurant Annemasse-Saint-Gervais.
Cette relation n'a lieu, au départ de Paris, qu'en 1^{re} et 2^e classes, mais les voyageurs du 3^e classe trouveront à cette gare une correspondance pour leur destination d'arrivée.
A Evian, 10 h. 15 ; à Saint-Gervais, 11 h. 45 ; à Chamonix, 13 h. 08.

Le gérant : VICTOR LAUVIGNON.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

fonde extase. Et, de la main, un signe aux trois serviteurs qui l'entouraient.

Les trois êtres menus s'inclinèrent jusqu'à terre et disparurent en trotinant à petits pas pressés.

Lorsque la lourde draperie qu'il fallait soulever avec effort pour pénétrer dans cette pièce où se tenait Li-Pou-Fang eut retombé derrière le dernier des domestiques, notre Chinois se leva avec effort, se traîna jusqu'à une sorte de divan encombré de coussins et de nattes et s'y laissa tomber.

Encroûtant son front de ses mains fines et blanches tant elles étaient transparentes et soniques et armées d'ongles menaçants, Li-Pou-Fang murmura d'une voix rauque et comme brisée par le poison national :

— Cette nuit je pénétrerai chez Argirh... Je franchirai le seuil du cabinet blindé... Je briserai le dossier secret... Demain, Argirh sera mort... S'il dédaigne encore nos menaces, alors, la volonté suprême s'accomplira... Il souffrira par sa fille... et par la ruine...

Et Li-Pou-Fang, ruminant de sinistres projets, se laissa gagner par le sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil était haut à l'horizon.

Lorsque James Perry se réveilla, c'est-à-dire vers quatre heures du matin, le pauvre garçon ouvrit péniblement les yeux.

Ce ne fut qu'à grand-peine qu'il réussit à sortir de l'épave de l'ibargie dans laquelle il était abîmé depuis son retour d'Argirh-City, retour dont il n'avait nullement conscience.

Son front, pour la première fois, lui parut cassé de plomb.

Ses membres étaient endoloris, douloureux, lourds, d'une lourdeur quasi cadavérique.

Il dut faire un violent effort pour dessiller ses paupières alourdies de sommeil.

Il dut se violenter pour glisser à bras de son lit et passer son pyjama.

Ses jambes flageolaient.

La tête lui tournait.

Il lui semblait que son cœur se désolidait dans sa poitrine oppressée.

A peine eut-il jeté un regard autour de lui qu'il constata, non sans un profond étonnement, quel désordre régnait dans sa chambre.

Ses vêtements, qu'il avait cependant en bonne habitude de plier soigneusement sur un siège, factice ou chaise, gisaient pêle-mêle au pied de son lit.

Autour des meubles bibelots : miroirs, boîtes, canif, porte-monnaie et portefeuilles, bougies et monnaie, qu'il rangeait, chaque soir, avec un peu de méthode, à la même place, ne se trouvait à l'endroit accoutumé.

Il fouilla avidement dans sa mémoire d'homme d'une pénétration, d'un soin personnel et jamais en défaut, et se souvint fort bien que la veille, avant de se coucher, il avait, comme d'habitude, soigneusement disposé ses affaires à l'endroit qui leur était réservé.

Il ne s'expliquait pas les raisons de ce désordre qui régnait autour de lui.

Soudain son regard tomba sur le cahier du code secret.

Il bondit littéralement jusqu'à la table sur laquelle se trouvait ce cahier, le prit, le tourna, le retourna entre ses doigts tremblants et gourd.

Qu'est-ce que ce cahier faisait là ?

Jamais il ne quittait le coffre blindé du pavillon.

Il ne se rappelait pas l'avoir consulté la veille.

Et, puis, avait-il jamais besoin de le consulter ?

(A suivre.)

LA JOURNÉE PATRIOTIQUE DES TUILERIES



LES PETITS TAMBOURS DES SOCIÉTÉS DE GYMNASTIQUE



M^{ME} FELIA LITVINNE CHANTANT LA MARSEILLAISE



EXERCICES D'ENSEMBLE PAR LES ENFANTS DES PATRONAGES

Organisée par l'Union des Familles françaises et alliées et par la société Frères et Sœurs de la Guerre, a eu lieu hier, aux Tuileries, une journée patriotique, sous le patronage du général Dubail. Cette fête s'est terminée par une kermesse et par une représentation de gala où se sont fait entendre nos grands artistes, parmi lesquels Mme Felia Litvinne qui chanta la *Marseillaise*, entourée de jeunes Alsaciennes-Lorraines